

MEMOIRE DE L'ARBAS

Le Bulletin

Arbas – Castelbiague – Chein – Fougaron – Herran – Montastruc-de-Salies – Montgaillard-de-Salies – Rouède – Saleich – Urau



P2 : Jeunesse d'Urau 1940



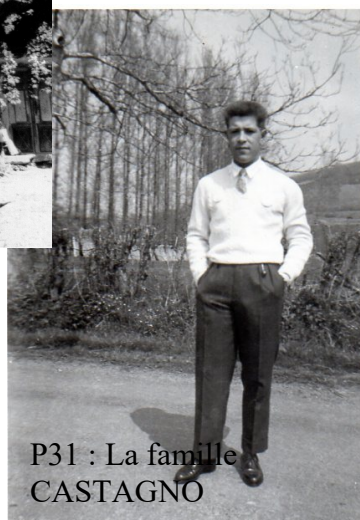
P4 : Pétanque



P6 : L'école de Bataille



P15 : Centenaire de Josette Dubuc



P31 : La famille
CASTAGNO



P21 : La journée du patrimoine

L'EXPOSITION
Se déplacer pour vivre
Panneaux 1 à 4

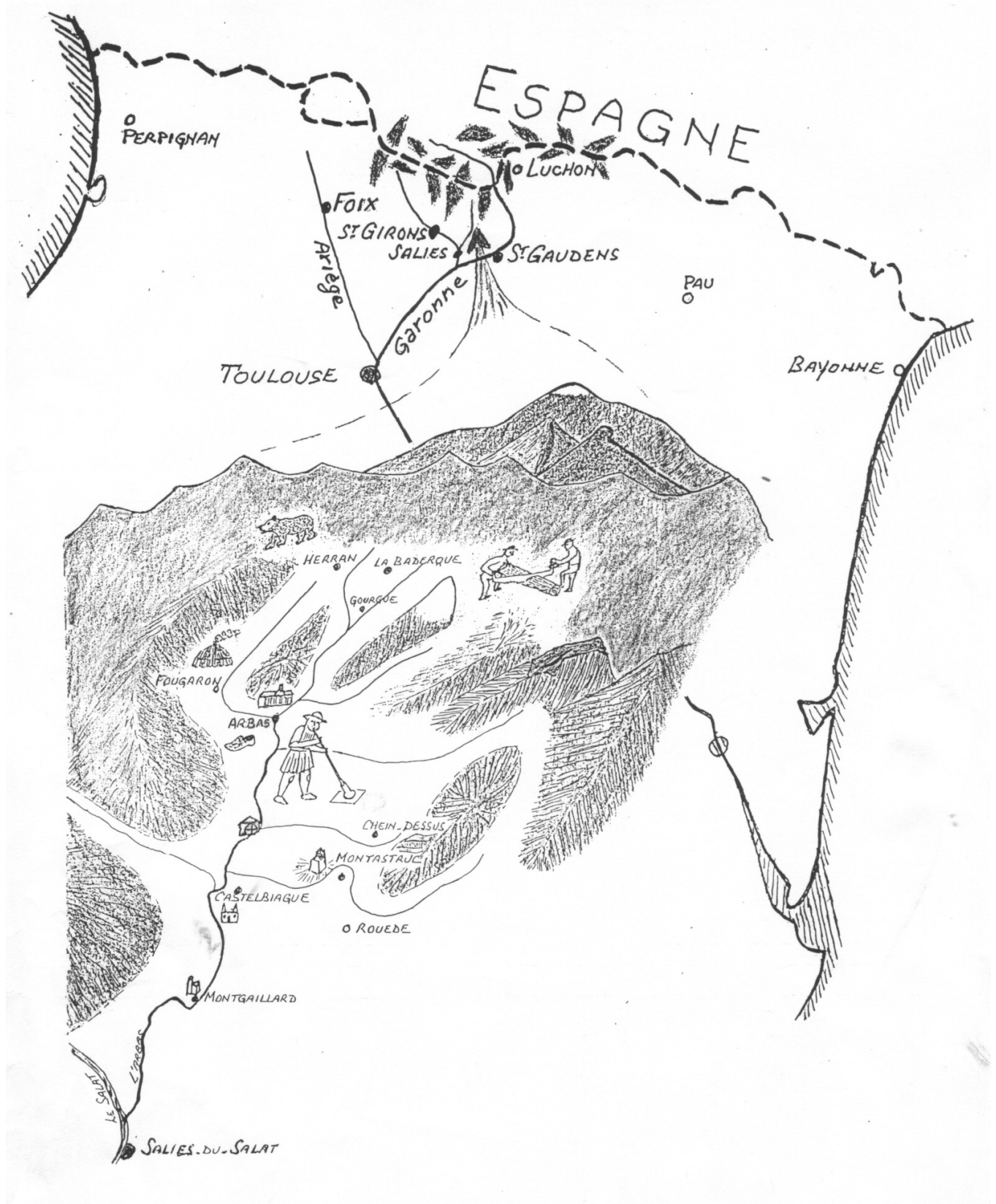
AIDE
MEMOIRE
1746 - 1787

Numéro 69
Été 2022

Association Mémoire de l'Arbas
Loi du 1^{er} juillet 1901

3,5 €

LA VALLEE DE L'ARBAS



Editorial

Voici l'été, le mois d'août, la période où, enfin cette année, nous allons pouvoir nous rassembler pour les fêtes de villages et profiter de ces retrouvailles pour échanger nos souvenirs du temps passé.

Le nouveau bulletin, numéro 69, que nous vous présentons va vous mener dans plusieurs villages de notre vallée.

Si nous commençons par le fond de vallée, à Fougaron le 15 mai, Jean-Pierre Escaig, maire du village, célébrait les 100 ans de Josette Dubuc. Pour notre association, elle est toujours disponible pour nous raconter souvenirs, anecdotes et dure vie de l'ancien temps. Merci Josette pour votre aide.

Un peu plus bas, à Arbas, mis en poème avec émotion par Raymonde Nicolet, c'était la journée du patrimoine le 3 juillet : exposition, danses folkloriques, battage du blé à l'ancienne, repas convivial ont rythmés cette journée comme nous le raconte Jacques Fontas. Les quatre premiers panneaux de l'exposition « Se déplacer pour vivre » sont présentés dans ce numéro.

A Chein-Dessus (Bataille), Annie Reich, avec une évidente nostalgie, nous fait l'historique très complet de l'école de Bataille : ses institutrices, ses élèves que l'on retrouve dans des photos de classe de 1911 à 1947.

Nous arrivons au village de Urau le 9 juin 1940 ; là, devant l'église, la jeunesse du village pose pour une photo souvenir. Jacques Fontas nous détaille le groupe. Si, à l'époque, régnait une certaine animosité entre les jeunes de villages voisins, plus tard les esprits sont bien apaisés et les jeunes se regroupent pour jouer à la pétanque comme nous le raconte si bien « Mimile ».

Les émigrés espagnols et italiens venus nombreux dans les années 40 sont parfois allés d'un village à l'autre avant de s'établir, c'est le cas de la famille Castano dont Béatrice Fontas a recueilli les témoignages.

En vous souhaitant une bonne lecture et de belles vacances dans notre vallée, nous vous donnons rendez-vous à Noël. Merci pour votre fidélité.

Le Président,
Gérard PRADERE

Sommaire**Sommaire****La photo de groupe :**

Jeunesse d'Urau en 1940.....2

Dossiers :**Pétanque :**

Nos irréductibles voisins d'Arbas.....4

L'école de Bataille.....6

Centenaire de Josette Dubuc.....15

La journée du patrimoine de Pays 2022.....21

Poème : Par amour du pays.....30

Les émigrés Espagnols

La famille CASTANO.....31

L'exposition Se Déplacer pour vivre.....36

L'Aide Mémoire

Partie 6 : de 1746 à 1787.....40

ASSOCIATION MEMOIRE DE L'ARBAS

Maison des Associations – Place du Biasc – 31160 ARBAS

Tél : 05 61 90 62 05 / Fax : 05 61 90 60 49 ; gerard.pradere@neuf.fr

« MEMOIRE DE L'ARBAS, LE BULLETIN »

N° ISSN 1622-0919

En vente chez les distributeurs, par abonnement et par correspondance

Directeur de la rédaction : **Gérard Pradère** – Directeur de publication : **Christian Cathala**

Comité de rédaction : **Annie Reich, Raymonde Nicolet, Béatrice Fontas, Jean-Pierre Escaig, Jacques Fontas, Gérard Pradère**

Coordinateur : **Denis Cucuron**

Mise en page : **Gérard Pradère**

Photos : **Association Mémoire de l'Arbas** (sauf mention particulière)



**Jeunesse d'Urau - 9 juin 1940
devant l'église d'Urau**

- | | |
|--|---|
| 1. Pierre Rumeau <i>de Quiriet</i> à Courille | 11. Guy Dupont chez Dupont à Urale |
| 2. Gabrielle Noustens de la Tuilerie à Urau | 12. Baptistine Cante <i>de Bati</i> à Urau |
| 3. Germaine Sauné <i>deth Aouat</i> à Urau | 13. Jeanine Junquet chez Junquet ou <i>deth Haourè</i> à Urau |
| 4. Abbé Léon Bataille desservant Urau, Saleich et Castagnède | 14. Marie-Rose Rieumont <i>de Pelhon</i> à Urau |
| 5. ? | 15. Marie Bénédeti à Saleich |
| 6. Baptistine Sébastia à Urau | 16. Juliette Noustens <i>de Téoulè</i> à Urau |
| 7. Marie-Paule Cante <i>de Bati</i> à Urau | 17. Paulette Pac <i>de Sarte</i> à Urau |
| 8. Yves Dupont chez Dupont à Urale | 18. Fernande Rumeau <i>de Quiriet</i> à Courille |
| 9. Ismaël Figarol <i>de Carabis</i> à Noustens | 19. Hélène Salles chez Salles à Noustens |
| 10. Joseph Rieumont <i>de Pelhon</i> à Urau | |

Photo : Suzy Marin

Noms : Francine Commenge, Marcelle Ballester, Annie Galey, Jacqueline Galey, Michele Vaquié

Les noms des jeunes filles sont leurs noms de naissance

Jacques Fontas



Nos irréductibles voisins d'Arbas

S'il existe dans le Comminges un petit village où les habitants ont le sens de ce que veut dire « moi je suis né ici » c'est bien à Arbas superbe nid de verdure niché au pied du massif pyrénéen. Au IV^{ème} siècle, Saint Jérôme est le premier à l'évoquer en disant " *qu'une peuplade sauvage a vécu longtemps dans les forêts et qu'il reste encore au pied des montagnes un village bâti et peuplé par elle qui s'appelle Arbas*", et ceci explique peut-être cela. Pour cette anecdote, je laisse à Saint Jérôme la responsabilité de ses évocations, pour simplement vous dire que nous avons toujours été chaleureusement accueillis à Arbas.

Le fait est que de mon temps quand nous nous rendions à Arbas, soit pour disputer le concours officiel comme on disait à l'époque, ou pire le lundi du premier dimanche d'août à l'occasion de la fête locale ; nous savions à l'avance que gagner à Arbas n'était pas une chose facile, car il y avait dans ce club très réputé à l'époque, une kyrielle de très bons joueurs qui en fait étaient issus d'une dynastie héréditaire de pétanqueurs rassemblés en familles ; les familles Lougarre, Arcangeli, Pradère, Estrade, Galiano, Bataille et d'autres encore.

Je me souviens aussi que derrière le graphique se tenait l'imperturbable Abbé Soupène genre de Don Camillo local qui tenait et menait tous ses jeunes joueurs d'une main ferme en leur inculquant, et la chose était aisée à Arbas, l'esprit de clocher ; sans jeux de mots. L'abbé Soupène était aussi un joueur de pétanque acharné. Je le vois encore montrant du pied le chemin du bouchon à son partenaire et si par malheur la boule était « trop longue » ce même pied suivait la boule et il lançait son légendaire « *trigot trigot* » en français dans le texte « arrête toi arrête toi ».

Une petite anecdote sur Monsieur le Curé. En ces temps reculés « et oui les jeunes les coupes n'étaient pas définitives » et à Arbas plus qu'ailleurs. Dans les années 70/80 je tenais le café des sports à Saint-Martory et invariablement tous les ans j'avais la visite de l'abbé qui passait soit pour récupérer la coupe gagnée par notre club la saison passée soit pour m'en chiner une pour le repêchage et, après s'être désaltéré d'une boisson anisée, ce personnage attachant regagnait sa paroisse son devoir accompli.

Bon assez de bla bla revenons à la photo, de gauche à droite : Jacques Balagué le pointeur, pour plaisanter à l'époque nous l'avions surnommé le « challenge » tant sa posture dans le rond ressemblait aux trophées en bronze patiné de l'époque, il était un pointeur efficace surtout à l'envoi et aussi appliqué et aussi consciencieux que dans son métier de menuisier à Urau.

Christian Estrade « dit Cancan », dans le nombre restreint des joueurs que j'ai personnellement retenu, fait tout simplement partie des « grands ». Ce gaillard solide aux allures de mousquetaire m'a toujours étonné, il se dégageait de ce garçon en même temps une étrange nonchalance et une maîtrise parfaite du geste et de la concentration, les genoux fléchis son bras qui se déployait en une sorte de moulinet compliqué qui était compensé dans l'équilibre par son bras gauche tendu à l'horizontale. Et celui là les enfants il en a poussé des boules ! Ne parlons pas de sa correction et de sa gentillesse elles sont légendaires. Je lui envoie un petit coucou fraternel en même temps qu'une pensée pour « Mathieu » avec lequel il aimait jouer.

Jean Louis Lougarre, lui, c'était le milieu de l'équipe aussi doué au tir qu'au point il était un redoutable compétiteur un tantinet impertinent.

Bernard et Daniel Sarradet fils et père ; le premier à l'époque avait un avenir prometteur et je ne sais pas s'il continue à jouer, quand à son père Daniel il reste un pointeur appliqué très agréable à rencontrer avec lui on est sur de passer un vrai moment de pétanque fair-play, il est aussi le fils de Madame Sarradet qui fut ma maitresse d'école dans le primaire à Mancieux.

Michel Vélasco lui aussi faisait partie des très bons joueurs Commingeois, on le trouvait le plus souvent à la place de milieu et quand il s'équipait avec Jacques et « Cancan » la triplette n'était pas facile à battre. Il se dégageait de ce joueur une élégance naturelle, sa jambe droite légèrement en avant son geste simple et précis avec un léger coup de poignet en fin de course était très efficace, il nous a quitté hélas un peu trop tôt.

Je ne voudrais pas parler d'Arbas sans oublier mon ami Toulousain qui à la retraite c'est retiré au village et qui a bien trouvé sa place ainsi que son épouse au milieu de ces irréductibles défenseurs des traditions pyrénéennes, l'ours y compris ; cet ami c'est Jeannot Pinto dans ma jeunesse quand je descendais à Toulouse pour jouer aux boules, sa position figée dans le rond et son coup de bras qui semblait ordinaire amenait naturellement à penser « celui là il n'est pas dangereux » et au fur à mesure des mènes pensant y aller près et bien non lui il était toujours devant ; « bizarre non? ». En plus, quand on le rencontrait pour la première fois, il paraissait au premier abord pas très sympathique avec son léger sourire ironique qui semblait vous défier en permanence. Il faut que je vous l'avoue maintenant il m'impressionnait et malgré tout ça, celui que les autres appelait « le chauffeur de taxi » c'est révélé par la suite un ami fidèle que j'ai toujours plaisir à rencontrer. Voilà amis lecteurs, sur cette évocation de cette saga Arbasienne, ma nouvelle histoire de « pétanque souvenir » s'achève et je vous dis à la semaine prochaine.

Guy Dupeyron dit « Mimile »

Photo prise à Saint-Martory entre 1975 et 1980 lors d'un concours remporté par la triplette d'Arbas et d'Urau.

Article originellement publié dans « Le Petit Journal » n° 388 d'avril 2013 et reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.



De gauche à droite : Jacques Balagué, Christian Estrade dit « Cancan », Jean-Louis Lougarre, Bernard Sarradet, Daniel Sarradet, Michel Vélasco

L' École de BATAILLE, un héritage de 4 millénaires.

Lors d'une rencontre avec Denise Mijeon, nous avons évoqué l'école de Bataille où elle avait fait toute sa scolarité. Elle évoquait ses souvenirs avec plaisir tout en reconnaissant le rôle important de cet enseignement dans sa vie d'adulte. Ses confidences m'ont donné envie de mieux connaître la grande Histoire de l'école principalement en France. Je savais que cette grande Histoire me conduirait à la petite école rurale de Bataille.

La grand Histoire de l'école

Les premières traces de ce que l'on peut appeler l'école apparaissent 4000 ans avant Jésus Christ, probablement en Égypte où des premiers enseignements étaient assurés par des prêtres pour les garçons des riches familles. En Grèce les premiers pédagogues étaient des esclaves de familles aisées qui assuraient l'instruction des garçons ou plus exactement l'éducation des règles et des comportements sociaux nécessaires en toutes circonstances. En Gaule, avant la conquête romaine, les druides et les bardes, maîtres du Savoir, prenaient en charge l'instruction des garçons de l'élite.

Que va-t-il se passer sur le territoire qui allait devenir la France ?

Pour la majorité des Français, quant on parle de l'école, une personne s'impose immédiatement à l'esprit : Charlemagne.

Charlemagne n'a pas inventé l'école mais bien que ne sachant pas écrire il avait compris l'importance et le rôle de l'éducation. En 789 il favorisa la création d'écoles sous la responsabilité d'abbés où se retrouvaient des fils bien nés et des fils méritants de condition modeste. Ils étaient les futurs cadres de son Empire et apprenaient dans des monastères à lire et à écrire ainsi que l'arithmétique, la géométrie, la rhétorique, la dialectique et l'astronomie.

Au moyen âge et pendant un millénaire, les religieux ont assuré dans leur monastère un enseignement en latin réservé aux garçons nobles.

La France va connaître une légère avancée sous Louis XIV qui, voulant combattre l'influence des protestants, développa de « petites écoles » placées sous la dominance des évêques et des communautés catholiques. Ces « petites écoles » sont payantes, réservées aux garçons de la bourgeoisie et situées uniquement dans les villes. Madame de Maintenon essaie de favoriser l'instruction des filles en créant, en 1686, l'Ecole de Saint Cyr réservée aux jeunes filles pauvres de la noblesse.

Madame de Maintenon, favorite du roi Louis XIV (mariée en secret elle n'a jamais eu le titre de reine mais celui de Marquise) est une des premières dignitaires à penser que les filles pouvaient tirer bénéfice d'un enseignement.

Avec le siècle des lumières le débat s'instaure auprès des écrivains-philosophes sur la nécessité ou pas d'instruire le peuple. Voltaire et Rousseau n'en voient pas la nécessité alors que Diderot soutient l'importance d'un enseignement pour tous les enfants.

Pendant la Révolution, la plupart des écoles qui étaient sous la domination cléricale disparaissent. Il y a quelques maîtres non religieux mais de faible niveau qui annoncent

quelques savoirs dans des réduits vétustes. L'idée de former des maîtres commence à germer sous l'impulsion de Lakanal qui propose en 1794 la création de plus de 24 000 écoles publiques. Le projet ne voit pas le jour. Condorcet, inspirateur de l'éducation populaire, croit en une instruction et en une formation professionnelle se poursuivant dans la vie active. L'école primaire connaît quelques prémisses mais reste payante et est réservée aux garçons.

Napoléon Bonaparte s'intéresse à l'enseignement supérieur réservé essentiellement aux garçons, mais très peu à l'enseignement primaire qu'il considère inutile :

« Le petit peuple, les travailleurs des villes et des campagnes ne sont pas nés pour être instruits ; pour eux l'instruction serait un luxe inutile voire dangereux car les lumières rendent le peuple raisonneur et critique et le détourne de l'atelier ou des champs »

Sous la Restauration l'enseignement est sous domination monarchiste et cléricale. La France compte en 1815 environ 20 000 écoles primaires placées sous le contrôle et la scrupuleuse surveillance du Maire et du curé.

Il faut attendre la loi GUIZOT en 1833 pour que les communes de plus de 500 habitants soient dans l'obligation d'ouvrir une école primaire publique pour les garçons. Cette école doit être gratuite pour les plus pauvres et les enseignants doivent bénéficier d'un salaire minimum payé par les communes. De plus, chaque département doit assurer la formation des maîtres en créant une Ecole Normale de garçons.

La loi FALLOUX de 1850 rappelle le principe d'une école publique obligatoire mais l'enseignement libre est favorisé et elle reconnaît à l'Eglise catholique un droit très important sur l'organisation, les programmes et la nomination des maîtres de l'enseignement public. L'école publique s'adresse toujours en priorité aux garçons et éventuellement aux filles si la commune en a les moyens. L'obtention d'un diplôme par une fille est un événement et en 1861 Julie-Victoire Daubié est la première fille à obtenir le baccalauréat grâce à l'accord de l'Impératrice Eugénie.

La loi DURUY de 1867 rend obligatoire l'ouverture d'école publique pour les filles dans les communes de plus de 500 habitants et la loi PAUL BERT en 1879 oblige chaque département à créer une Ecole Normale de jeunes filles

Jules FERRY, par la loi du 16 juin 1881, institue la gratuité de l'enseignement primaire et par la loi du 28 mars 1882 impose la laïcité, l'obligation scolaire de 6 à 13 ans pour les garçons et les filles et la mise en place du Certificat d'Etudes Primaires Elémentaires qui sanctionne la fin de l'enseignement obligatoire. Les candidats ont de 11 à 13 ans, mais les enfants qui réussissent le CEPE à 11 ans peuvent quitter l'école avant l'âge requis. Le titre officiel est le Certificat d'Etudes Primaires Elémentaires (CEPE), mais il est communément appelé Certificat d'Etudes Primaires (CEP) voire familièrement le « certif ».

L'école va devenir un ascenseur social pour les enfants d'ouvriers et des agriculteurs. Les Hussards noirs de la république luttant contre certaines municipalités cléricales sont les figures emblématiques de cette époque. Le CEPE va devenir le symbole de la réussite scolaire et le ferment de la réussite sociale pour les enfants les moins favorisés.

Au XX siècle l'école française poursuit ses responsabilités vis à vis de l'éducation pour tous les enfants. En 1924 le baccalauréat est ouvert aux femmes qui vont pouvoir poursuivre des études supérieures. Le 9 octobre 1936, Jean ZAI reporte l'âge du Certificat d'Etudes Primaires Elémentaire à 14 ans et porte l'obligation scolaire à 14 ans.

Lors du régime de Vichy, du 10/07/1940 au 20/08/1944, l'enseignement secondaire redevient payant ; les Ecoles Normales sont supprimées et les religieux retrouvent la possibilité d'enseigner.

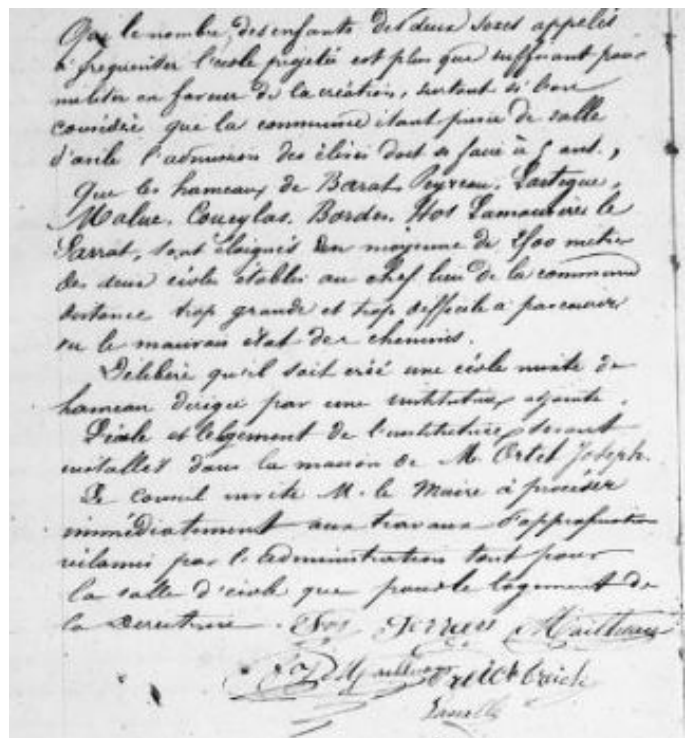
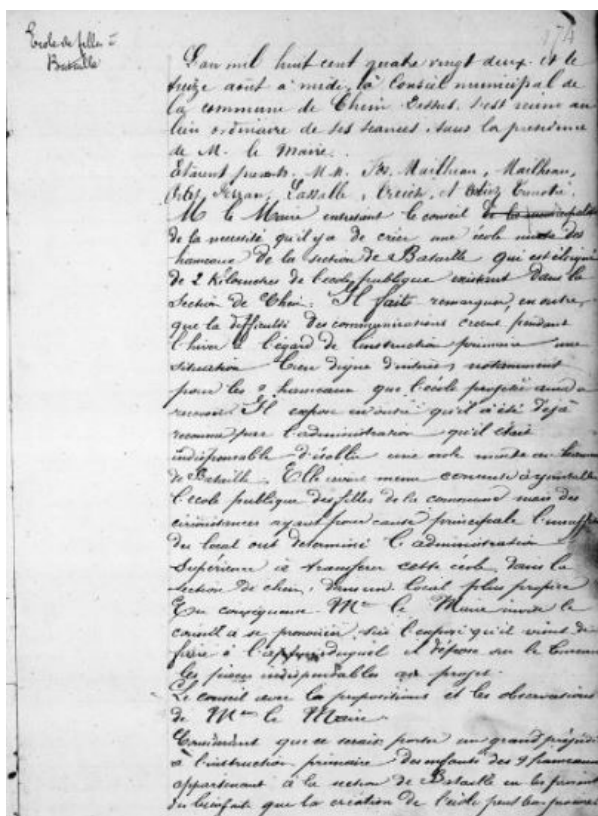
A partir de 1959 l'obligation scolaire est portée à 16 ans. Les classes préparatoires au CEPE disparaissent peu à peu et il sera officiellement supprimé le 28 août 1989. Le symbole de l'École primaire laïque, gratuite et obligatoire qui fut le ferment de l'ascension sociale des enfants des classes sociales les moins favorisées disparaît après 100 ans d'existence.

Après 1968 la mixité dans tous les établissements de formation devient la norme et la loi HABY de 1975 crée le collège unique. Mais on sait que l'histoire de l'école française n'est pas finie et que son évolution va continuer et continuera inlassablement.

Ecole rurale de Bataille.

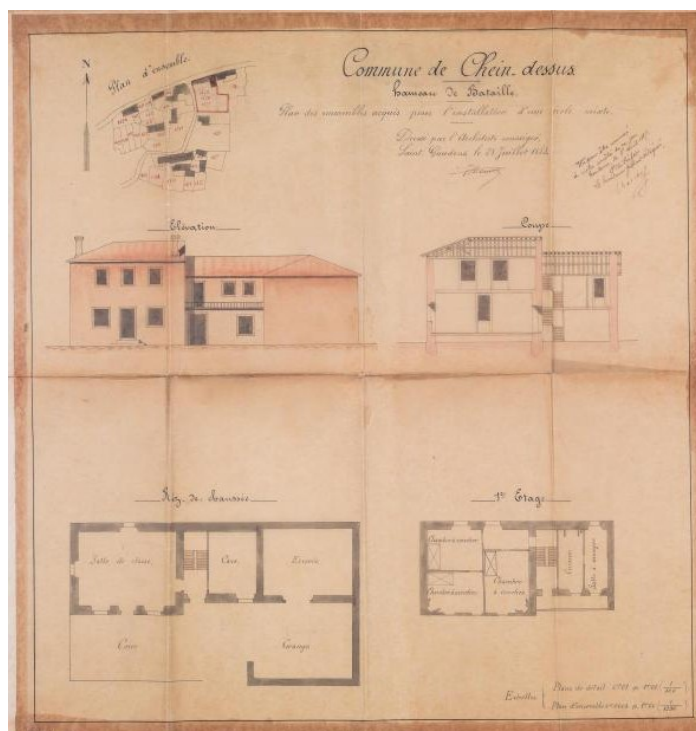
Quatre millénaires d'évolution morale, philosophique, politique, économique et culturelle ont été nécessaires pour que naisse l'école laïque, obligatoire, gratuite pour tous. **L' école de BATAILLE** est au cœur de cette longue Histoire , elle en est le symbole et l'héritière.

Le 13 août 1882 le conseil municipal de la commune de Chein-Dessus délibère sur la création d'une école mixte à Bataille.



Le conseil municipal considère que l' Ecole de Chein est trop éloignée pour les enfants des hameaux de Bataille, Bordes, Hos, Coueylas,, Lartigue, Maluc et Peyréou qui sont dans l'obligation de faire un trop long trajet pour rejoindre l'école de Chein, en toutes saisons. Après enquête, le conseil municipal délibère le 19 novembre sur l'acquisition de l'immeuble Ortet pour y installer l' école de Bataille.et le logement de l'enseignant.

Le plan du bâtiment de l'école, fourni en 1883, propose au rez de chaussée une salle de classe avec larges fenêtres et bonne aération, un préau et la cour au sud. Le logement



meublé par la commune est au premier étage.

La création de cette école représente une dépense importante pour la petite commune de Chein. Le Maire est autorisé à emprunter, auprès de la Caisse des écoles, une somme correspondant au tiers de la somme totale des dépenses et il sollicite une aide auprès du département et de l'Etat, en faisant valoir la pauvreté de la commune et les efforts impliqués.

L' Ecole de Bataille est ouverte en 1883. Elle fermera en 1972. Elle va vivre 89 ans.

La première institutrice aurait été Mademoiselle Lazès Françoise puis Mademoiselle Laguerre et de Madame

Mademoiselle Moncassin Sidonie suivie de Mademoiselle Dulion.

Le 1er novembre 1911 Mademoiselle Esquerré Zélie est affectée à l' école de Bataille.

Le procès verbal de cette installation par le Maire de Chein, après l'arrêté préfectoral d' octobre 1911 est complété par l'inventaire du mobilier scolaire, à savoir :

10 tables	3 tableaux noir
2 bancs	6 cartes
1 bureau	1 globe
1 chaise	1 poêle
1 porte craie	1 vitrine
30 encriers	



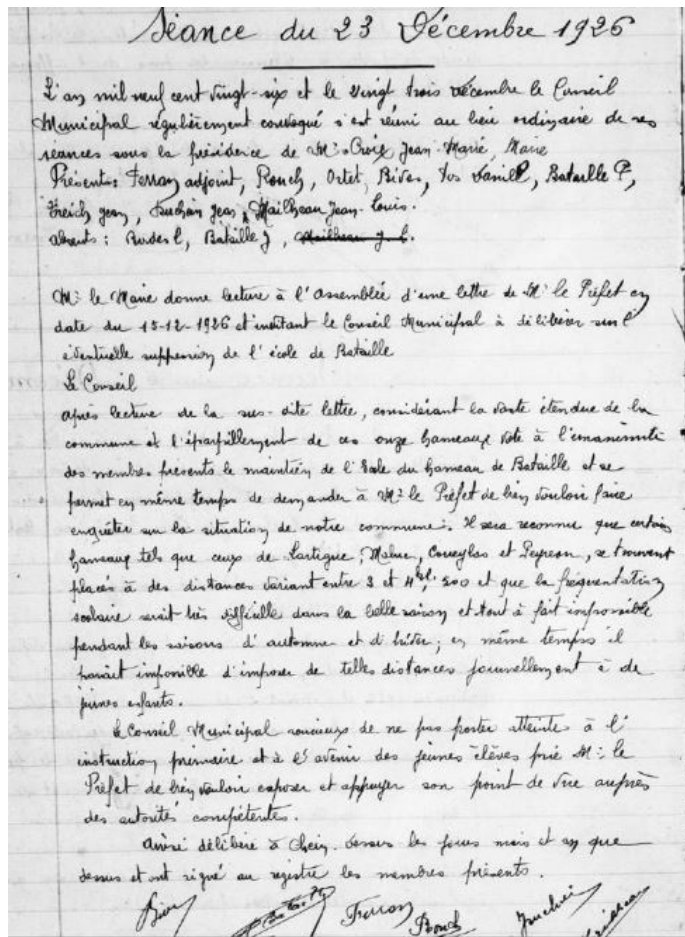
Dans les écoles rurales et les petites villes les enseignants sont logés par les municipalités. A l'école de Bataille le logement est au premier étage et meublé.

Zélie Esquerré devint Madame Bataille en épousant le 10 janvier 1913 Monsieur Bataille, meunier scieur à Bataille.

Après la guerre de 1914/1918, le gouvernement envisage la fermeture de nombreuses

écoles rurales.

Les principales raisons avancées sont la démographie en baisse et la nécessité de diminuer les contraintes budgétaires. D'après le recensement fait en 1921, qui sert de base au Ministère de l'Instruction, la population de la commune est passée de 679 personnes en 1896 à 451 personnes en 1921.



Lors de la séance du **23 décembre 1926**, Monsieur le Maire donne lecture à l'assemblée des élus municipaux de la lettre de Monsieur le Préfet demandant au conseil municipal de délibérer pour la suppression à venir de l'école de Bataille.

A l'unanimité le conseil municipal refuse la fermeture de l'école de Bataille.

Il donne pour raisons que la commune compte onze hameaux, dont certains comme Lartigue, Maluc, Coueylas et Peyreou sont à une distance variant entre 3 et 4,2 kilomètres de Chein. Il est impossible d'imposer à de jeunes enfants un tel parcours quatre fois par jour et par tous les temps. De plus, le conseil municipal considère que la fermeture de cette école porterait atteinte à l'instruction primaire et à l'avenir des jeunes élèves.

Madame Bataille Zélie sera l'institutrice de l'école mixte de Bataille jusqu'à son

décès le 14 janvier 1940 à l'âge de 48 ans. **Elle aura exercé son enseignement pendant 29 ans.** Des remplacements ont eu lieu jusqu'au 14 juillet 1941.

Après son mariage avec Monsieur Bataille le 27 mars 1940, Madame Yvette Bataille née Marre a été nommée le 1er octobre 1941 à l'école de Bataille.

Elle a exercé sa fonction jusqu'en juin 1972 faisant valoir ses droits à pension et l'école fermera avec son départ. **Elle aura assuré son enseignement dans la même école durant 31 ans.** Enseignante de l'école, habitant le hameau, Yvette Bataille aura connu parfaitement toutes les familles et tous ses élèves devenus eux-même parents. De plus elle a complété sa mission éducative en prenant des responsabilités d'élue au conseil municipal de la commune. L'importance de son rôle dans la commune est toujours reconnu.

L'école de Bataille était mixte. Elle accueillait les enfants de cinq à treize, quatorze ans ou seize ans selon l'époque. Les heures de classe suivaient l'heure solaire qui gérait la vie des campagnes. Dans les villes, à partir de 1911, l'heure fut fixée par le méridien de Greenwich sur tout le territoire national mais dans les campagnes on suivait l'heure donnée par le cadran solaire (heure vieille) qui variait de 50 minute entre l'est et l'ouest de la France. L'heure solaire était adaptée aux travaux agricoles quelle que soit la région et

les saisons. D'autre part les vacances d'été duraient trois mois de juillet au 1er octobre. Cette organisation du temps scolaire permettait aux élèves d'aider les parents aux travaux agricoles.

Il y avait une seule classe et un seul enseignant qui assurait les cours SE (section enfantine), CP, CE1, CE2, CM1, CM2 et de FE1 et FE2 (fin d'études) avec la préparation au fameux « certif » qui était l'objectif principal quel que soit le nombre et le niveau des élèves. Dans la petite école de Bataille l'enseignant était seul, isolé. Les relations qui auraient pu l'aider et donner un bol d'air avec d'autres enseignants étaient rares. De temps en temps il y avait la visite d'un Inspecteur Primaire qui pouvait donner des conseils, mais sa visite pouvait ne pas être synonyme d'aide. Pour enseigner tous ces programmes différents seul dans sa classe, le maître devait être motivé, organisé, excellent pédagogue, avoir un caractère trempé et une autorité de bon aloi.

Il faut remarquer que sur ses 89 ans d'existence l'école a connu pendant 60 ans deux maîtresses : Zélie Bataille et Yvette Bataille. Elles étaient de la même famille et habitaient le hameau de Bataille. La poste avait du mal à gérer les courriers personnels et les courriers hiérarchiques dépendants de l'école.

Souvenirs des anciens élèves :

Il m'a semblé intéressant pour comprendre la vie dans cette petite école d'évoquer les souvenirs d'anciens élèves qui ont majoritairement connu Yvette Bataille.

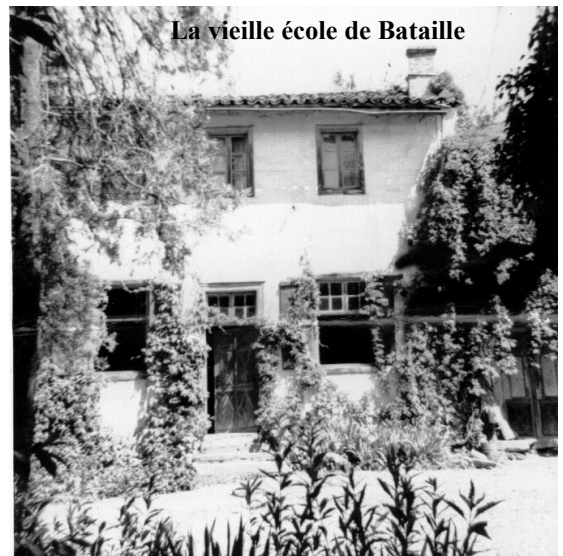
J'ai eu la chance de parler de l'école de Bataille avec Denise Mijeon qui a été scolarisée de 1935 à 1944.(c'est cet échange qui m'a donné envie d'écrire un article sur l' école de Bataille) et avec plusieurs « anciens ».

- 1 Marius FERRAN
- 2 André ROUCH
- 3 Amédée FOS
- 4 Cyrille FOS
- 5 Jean FOURNIER
- 6 Robert LASSALLE
- 7 Georges DAURUT
- 8 Emile FERRAN
- 9 Jeannette RIBIS
- 10 Yvonne FOURNIER
- 11 Francine GOUGOTTE
- 12 Odette RIBIS
- 13 Désirée TREICH
- 14 Gilbert LASSALLE
- 15 Fernand FONTAS
- 16 Lydie TREICH
- 17 Armande PUJOL
- 18 Odette DAURUT

- 19 Denise FERRAN
- 20 Louisetia GARCIA
- 21 Isaure GOURGOTTE
- 22 Jean TREICH
- 23 Romain FERRAN
- 24 Georges FONTAS

Il y avait dans la salle de classe claire des pupitres en bois cirés de deux à trois places où on écrivait sur les plans inclinés en trempant le porte-plume dans l'encrier de porcelaine blanche.

Le premier



enseignement était la leçon de morale écrite par l'enseignante au tableau noir, à la craie avec des pleins et des déliés. Elle expliquait le sens de la phrase. Elle ne posait aucune question et les enfants n'exprimaient pas leur avis. La journée de classe se déroulait ainsi : la maîtresse parlait et les enfants écoutaient et faisaient les exercices demandés.

Le matin était réservé au français, avec une dictée chaque jour, et à l'arithmétique. L'après-midi on étudiait l'histoire, la géographie, les leçons de chose, parfois des travaux manuels. La maîtresse proposait également des activités sportives et des sorties pour bien connaître la nature, les plantes, les arbres et les fleurs (Yvette Bataille aimait particulièrement les fleurs). Il y avait deux récréations bien venues pendant lesquelles les élèves jouaient. Les jeux souvent cités sont la corde à sauter, cache-cache, la marelle et trappe-trappe. La discipline était rigoureuse et le vouvoiement de rigueur. On ne parlait pas en classe, on était là pour apprendre et faire les exercices demandés. Si un élève osait un écart à la règle, il était immédiatement puni, parfois sévèrement. Denise Mijeon s'est souvenue qu'en 1941 il y a eu la distribution de biscuits caséinés. Le « *Secours National* » distribuait des biscuits à base de farine, de caséine lactique, de margarine et de sucre pour suppléer les carences alimentaires. Elle se souvient, aussi, d'avoir appris « La Marseillaise » et « Maréchal nous voilà ».

Après le décès de Madame Zélie Bataille, Denise Mijeon se souvient d'un remplaçant originaire du nord de la France. C'était un maître autoritaire et il interdisait le patois en toute circonstance. Il avait sa méthode : si un enfant disait le moindre mot en patois, il recevait un petit bâton qu'il donnait à un autre camarade ayant dit un mot en patois et ainsi de suite jusqu'à la fin de la journée. Le dernier qui détenait le bâton avait un devoir supplémentaire. La chasse au patois était rude mais efficace.

Madame Yvette Bataille, comme la majorité des enseignants du primaire préparait, avec vivacité au Certificat d'Etudes Primaires Élémentaires. Cette préparation exigeait un grand effort de la part de l'élève mais également du Maître pour qui l'échec d'un de ses élèves était impossible, inenvisageable.

Denise Mijeon a passé le CEPE en 1944 ; Elle espérait la réussite à ce diplôme qui représentait un honneur pour sa famille et pour elle. Pour les élèves de Bataille il se passait à Salies-du-Salat et durait toute une journée. Cette journée étaient source de crainte voire d'angoisse pour les élèves, la maîtresse et les familles.

Les épreuves étaient : une rédaction, une dictée avec questions de grammaire et de compréhension de texte, une épreuve de mathématique et de calcul mental, une épreuve d'Histoire/géographie et de sciences et, enfin, une épreuve de chant ou de récitation, de dessin ou de travaux manuels..

Il ne faut pas oublier qu'un zéro en dictée ou en calcul était éliminatoire.

Je suis sûre que certains d'entre nous accumuleraient les échecs aux épreuves du certifié exigées dans les années quarante.

Nous savons que Madame Bataille ne pouvait concevoir un échec. J'ai entendu plusieurs souvenirs concernant cette préparation : pour s'assurer du résultat elle organisait un « certifié blanc » ; ceux qui risquaient l'échec ne pouvaient pas se présenter aux épreuves. Ils « redoublaient » et pendant une nouvelle année, ils se préparaient à l'examen sous la houlette continuelle de la maîtresse. La réussite espérée était la délivrance pour le maître et pour l'élève. Mais tous ont été unanimes : Madame Bataille voulait que ses élèves aient le meilleur niveau possible afin de réussir, au mieux leur insertion sociale et

professionnelle. Et la réussite au « certif » en était le point de départ.

C'est avec une excellente mémoire qu' Adrien Fontas s'est souvenu de sa scolarité primaire avec Yvette Bataille. Il avait cinq ans quand sa maman l'a présenté à la maîtresse la veille de la rentrée et, le lendemain, il a quitté la maison tout seul, vêtu d'une pèlerine bleue et il est parti à pieds avec les autres enfants de Bordes ; il était le plus petit et il avait peur. Il se souvient comme si c'était hier de ses premiers apprentissages à lire et à compter.

Pour compter la maîtresse avait dessiné une, deux, trois et jusqu'à dix

boules sur des cartons : deux cartons avec une boule ça fait deux, un carton de trois boules et un de cinq ça fait huit, etc..

Pour la lecture après l'apprentissage de l'alphabet on associait les lettres toujours

- | | |
|----|----------------------|
| 1 | Marcelle PASCAL |
| 2 | René CARAT |
| 3 | Odette PASCAL |
| 4 | Jacqueline FONTAS |
| 5 | Roland SENTENAC |
| 6 | Ginette PASCAL |
| 7 | Adrien FONTAS |
| 8 | Joseph RAUFAST |
| 9 | Michel ILLAREGUY |
| 10 | ? |
| 11 | ? |
| 12 | ? |



écrites sur un carton : l et i cela fait li et deux li c'est lili etc... et l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, du calcul faisait ainsi son chemin.

Les petites écoles rurales n'avaient pas beaucoup de finance aussi l'enseignant devait multiplier des initiatives souvent simples mais concrètes et pouvant intéresser toute la classe. Pour faire comprendre le fonctionnement de l'océan, Madame Bataille aurait pris une bassine d'eau colorée en bleu avec un bateau en papier, une bougie signifiant un phare et un soufflet pour créer les vagues et les marées.

Durant toute la journée la maîtresse parlait, imposait les apprentissages et les élèves faisaient le travail demandé en SILENCE. La journée était longue, étouffante et seules les récréations apportaient la détente attendue. Hadrien se souvient d'avoir demandé à aller aux toilettes sans nécessité pour avoir un moment de liberté. Il y restait si longtemps qu'il arrivait à Madame Bataille de taper à la porte du cabinet pour savoir ce qu'il faisait. En allant tous les jours et tous les ans à la petite école de Bataille, Adrien a eu le sentiment que l'enseignement qu'il a reçu faisait trop souvent références à des connaissances de l'environnement rural et du milieu agricole. Il avait l'impression d'être dans une bulle rurale et qu'il était surtout préparé à devenir un agriculteur.

Les élèves étaient nombreux et venaient à pied quelle que soit la distance et le temps. Les enfants de chaque hameau prenaient le chemin ensemble en coupant par tous les raccourcis possibles et tous finissaient par se retrouver. Les trajets étaient source d'amusements, de bêtises, d'amitiés, de souvenirs communs qui sont restés longtemps dans leur mémoire. Il y avait un cerisier qui retenait particulièrement leur attention. Les plus grands montaient à travers les branches de l'arbre pour cueillir un maximum de fruits en essayant de ne sans rien casser. Où cacher les branches cassées ? C'était difficile car

qu'il y avait des yeux et du monde partout. La rencontre avec un adulte impliquait un bonjour sans faille pour éviter toute réprimande ou, plus grave, que l'impolitesse soit rapportée à l'institutrice.

Il n'y avait pas de cantine. Les enfants rentraient chez eux pour le repas de midi quels que soient le temps et la distance à parcourir. Ces allers et retours, même s'ils se faisaient avec les copains et qu'ils étaient jeunes et agiles, étaient durs et l'enseignement de l'après-midi était pesant.

Chacun se rappelle les tâches quotidiennes imposées. Chaque matin, les élèves devaient



La classe de 1947. Voir bulletin n° 34

allumer le poêle. Un tour de rôle par semaine était institué. Il fallait amener le petit bois nécessaire au départ du feu et le poêle devait ronfler aux premiers moments de la classe. A la fin de chaque journée les élèves, garçons et filles, nettoyaient la classe avec l'aide d'un entonnoir pour humidifier le sol avant le coup de balai. Le grand nettoyage avait lieu chaque fin de semaine.

Il y avait le cadeau rituel qui était un produit de la ferme. Le cadeau était généralement un morceau dit noble du cochon comme de la carbonnade, une liasse de boudin ou des fritons. Les familles étaient attentives à l'importance de ce cadeau.

Madame Yvette Bataille aimait particulièrement les bons élèves. Attitude très fréquente chez les enseignants. Il y avait donc, comme dans les classes de partout, des chouchous et des chouchoutes. A Bataille élèves et enseignant se retrouvaient plusieurs années ensembles. Il y avait des habitudes entraînant des attitudes coutumières parfois négatives. Il faut cependant reconnaître qu'il peut être difficile de vivre plusieurs années durant avec les mêmes élèves et le même maître. Mais plusieurs se sont souvenus qu' Yvette Bataille, quoiqu'ils avaient fait en classe, leur donnait des conseils voire des aides alors qu'ils étaient devenus adultes.

L' école de Bataille ferme en 1972, puis ce fut celle de Chein-Dessus . Les élèves sont répartis dans différents groupes scolaires de différentes communes. Ils mangent à la cantine et se déplacent dans un bus. Ils ont un nouvel enseignant tous les ans. Ils apprennent à utiliser un ordinateur. Ils quittent l'école primaire à 11 ans pour aller au collège d' Aspet ou de Salies du Salat où ils découvrent un monde ouvert sur l'extérieur et de nombreux enseignants. Tout a changé : est-ce pour le meilleur ? Les anciens élèves de l'école de Bataille sont devenus grands parents et arrières grands parents.

Quand ils parlent de l'école avec leurs petits enfants, ils restent, parfois, dubitatifs sur la place de l'Education Nationale et du rôle reconnu des enseignants par la société. Ils s'interrogent sur le niveau et les objectifs de l'enseignement, sur l'éducation donnée aux enfants et qu'elle chance accorde l' école à chacun.

Annie Reich

Merci à : José Bataille, Christian Cathala, Denis Cucuron et Adrien, Andrée, Denise, Marcel, Marie-Paule, Pierre, René, Roland.

**Centenaire de Josette Dubuc à Fougaron
Discours de Jean-Pierre Escaig, maire, le 15 mai 2022**

Josette,

Mesdames, Messieurs,

L'écu que je suis, le Conseil Municipal, un grand nombre des habitants de Fougaron, des amis, de la famille sont extrêmement heureux de vous rendre hommage en faisant de cet anniversaire un véritable événement local, tant il est exceptionnel.

Par courtoisie on ne donne pas l'âge des dames, donc je dirai que depuis ce matin cinq heures votre âge s'écrit désormais avec trois chiffres !

J'en ai ici la preuve et j'ai le plaisir de vous offrir la reproduction de votre acte de naissance.

Josette, vous n'êtes pas la première, il y eut un précédent en 1971 avec Marie Dubuc, arrière-grand-mère de Guy et Christian Raoul. Mais vous êtes la seule qui soit née à Fougaron, Marie Dubuc était née à Galey, en Ariège. Vous avez un point commun, vous avez toutes les deux épousé un Dubuc !

Bien que très jeune, en 1971, j'ai un vague souvenir du centenaire de Marie Dubuc, parmi vous, certains y avaient assisté. Un événement m'avait marqué, Isidore Pradère dit « *Couchoule* » avec sa conjointe Marie de *Soubrié* qui habitaient juste à côté d'ici, s'étaient rendus à la *Coudère* avec une Torpédo Citroën 5CV surnommée « cul de poule ». Savez-vous quand Citroën a présenté officiellement cette voiture au public ? Le lundi 15 mai 1922, le jour de votre naissance !

Tous les centenaires ont forcément un secret voire des secrets de longévité, j'ai mené ma petite enquête et j'ai peut-être trouvé quelques indices.

Cela a commencé à votre naissance, l'accouchement s'annonçant difficile, vos parents ont fait appel au docteur Pradère d'Aspet. Il faut imaginer qu'à l'époque on ne faisait appel au médecin qu'en cas de nécessité absolue, pas de sécurité sociale, difficultés de déplacement, les chirurgiens pouvaient encore opérer de l'appendicite sur la table de la cuisine ! Pas question de commencer la vie avec un médecin, Josette est née toute seule à cinq heures du matin et le docteur a été intercepté à *Chinchouret* et renvoyé dans ses pénates ! Le même jour à dix heures, votre père Maximin Caubère déclarait votre naissance auprès du maire, Henry Ferran, sous le nom de Josette Caubère.



Josette Caubère enfant, sur les genoux de sa mère Radegonde

Cauvel	3	1	Caubère	Maximin	1873	Fougaron	F		Cueh
		2	Caubère	Radegonde	1870	Fougaron	F	femme	
		3	Caubère	Josette	1872	Fougaron	F	fille	
	4	1	Pouich	Julie	1866	Fougaron	F		
		2	Pouich	Emile	1863	Fougaron	F	fil	Sambulant Fougaron
		3	Salorgue	Amede	1860	Fougaron	F	Conving	
	5	1	Pradère	Radegonde	1857	Fougaron	F		Sambulant Fougaron
		2	Pradère	Marie Helene	1852	Pouich	F	jean	
		3	Duquel	Joseph	1856	Fougaron	F		Cueh
	6	1	Duquel	Emile	1865	Fougaron	F	femme	
		2	Duquel	Bertrand	1861	Fougaron	F	fil	Sambulant Fougaron
		3	Duquel	Marcel	1864	Fougaron	F	fil	Cueh

En 1926, vous êtes recensée pour la première fois, cette année-là Fougaron compte 243 habitants. Josette, voici la copie de la page où vous figurez avec vos parents Maximin et Radegonde.

Alors que vous étiez à l'école, vers cinq/six ans, votre grand-mère vous amenait pour le quatre heures un biberon de lait de poule réputé fortifier les enfants. Je vous rassure, les poules de Fougaron n'ont jamais fait de lait ! C'était bien du bon lait de vache avec un jaune d'œuf ! Par contre les adultes rajoutaient un peu de rhum pour plus d'efficacité !

A droite : Marie Marrot de Géruc, grand-mère de Josette avec sa chienne Cora

Vous avez eu comme institutrice d'abord M^{lle} Julia qui s'endormait souvent pendant la classe, ensuite M^{me} Angèle Cazes d'Arbas, réputée pour sa sévérité et M^{lle} Denise Baron qui commença sa carrière à Fougaron. Ses anciens élèves l'appelaient toujours Madame avec un profond respect.



Un peu plus grande, accompagnée de Paulette sa sœur, vous promeniez Colette dans une poussette confectionnée par Henry son père. Le samedi 20 novembre 1943 sous la neige, vous avez épousé Simon et pris le nom de Dubuc. Pour votre mariage, les poules en sauce, les gigots et les croustades furent cuits juste à côté dans le four du presbytère aujourd'hui démol.

Josette Caubère à 17 ans



*Devant l'ormeau, place de
l'église de Fougaron*

frêne macérées dans de l'eau et qui pétillait quand on ouvrait la bouteille. Vous en buviez, en faisant le foin, pour sa qualité désaltérante. Intrigué, j'ai fait quelques recherches et j'ai même trouvé des recettes. Peu de personnes connaissent la frênette aujourd'hui, excepté dans certaines campagnes. Pour sa fabrication il faut utiliser une eau de grande pureté, comme l'eau de la fontaine de la *Coume de Simon*. Il est dit que la frênette est rafraîchissante, mais aussi réputée tonique, dépurative, elle était autrefois vendue comme telle en pharmacie. Elle était très répandue autrefois, dans toutes les chaumières paraît-il ! D'après certains témoignages, on en buvait à tout âge, parfois jusqu'à plus de cent ans, ce que lui a valu le surnom de « boisson des centenaires ». C'est une des plus efficaces médications populaires contre la goutte, l'arthrite et l'arthrose.

Au fait, Josette, ça doit faire bien longtemps que vous n'avez pas bu de la frênette ? Ça vous dit ? J'offre de la frênette à Josette.

Le repas eut lieu dans la grange Abéjean, qui servait également de salle de bals clandestins. Nous étions sous l'occupation. De cette union naîtra Bernard en 1947 qui à son tour épousa Séverine. Quelques semaines avant votre demi-siècle Sylvie leur fille fut votre cadeau d'anniversaire. Donc cette année Sylvie a le même âge que vous à sa naissance, vous remarquerez que je n'ai toujours pas donné d'âge, je vous laisse calculer !

Un autre souvenir d'occupation, le 11 août 1944, le hameau de Labaderque à Herran est détruit par la division *Das Reich*, la rumeur laissant penser un retour sur Fougaron, les habitants valides partent se cacher dans les bois, avec Simon vous vous êtes cachés sous le *Montaragnoué*. Ayant reçu l'ordre de se replier, les SS ne viendront pas.

Un jour vous m'aviez dit que Simon, Pierre Dieu, André Ferran et mon père produisaient de la frênette. La semaine dernière on en a reparlé, vous me racontiez que c'était une boisson sans alcool faite avec des feuilles de



*Les foins à deras honts cadas. Josette
et Bernard Dubuc, Simon Dubuc sur le
char avec era pergea*

Josette, votre vie n'a pas toujours été facile, issue d'une famille modeste et laborieuse vous avez toujours fait preuve de résilience dans les difficultés de l'existence. Sûrement la vie saine et humble menée avec Simon, entre les granges dè Betch, de Milot, de Chabaraoun en passant par la Coume, vous a aidé malgré des douleurs récurrentes.

Votre optimisme y participe, mais également la possibilité de vivre chez



*Les foins au pré de Bouloum, près
du captage de l'eau, en juillet
1966*



Josette sort de son étable

de notre village. Mais votre page est, sans équivoque, la plus longue. Vous êtes en quelque sorte notre mémoire collective.
Bon anniversaire Josette.

vous, dans votre maison natale, avec les bons soins de Séverine, de Sylvie et des auxiliaires de vie. Il est toujours agréable de venir papoter et partager votre bonne humeur avec vous autour d'un café, d'une tisane ou d'un apéro accompagnés de friandises.

Il est d'usage de dire et d'écrire : « la commune fête son centenaire ». Et ceci n'est pas anodin. En effet, chaque commune porte une affection bien particulière à ces hommes et à ces femmes qui ont traversé un siècle et qui appartiennent à l'histoire du lieu où ils ont passé la plus grande partie de leur vie. Nous avons chacun de nous une histoire qui devient une page du grand livre de l'histoire

Jean-Pierre Escaig

Photos anciennes familiales prêtées par Josette Dubuc

Photos de la journée du 15 mai 2022 communiquées par Jean-Pierre Escaig

Article publié avec l'accord de Josette Dubuc et de Jean-Pierre Escaig

LES PHOTOS DE L'ANNIVERSAIRE





La journée du patrimoine de pays 2022

La dernière journée du patrimoine de pays organisée par notre association « Mémoire de l'Arbas » fut celle de 2019 sur le thème « Les réseaux sociaux d'antan », après celle de 2017 sur « L'émigration aux Amériques ». Ce rythme traditionnel de deux années séparant chaque journée du patrimoine de pays n'a pu être respecté en 2021 en raison de l'interdiction des manifestations publiques due aux conditions sanitaires. Cette année, la situation s'étant heureusement améliorée, nous avons choisi pour cette neuvième édition depuis 2003, le thème de « **Se déplacer pour vivre** ».

Certains de nos anciens, sans émigrer de manière définitive au loin, voyageaient autour de leurs villages pour assurer leur subsistance et celle de leurs familles. S'il est vrai que pour certains hommes de la fin du XIX^{ème} siècle, leur unique voyage dans leur existence était celui de leur service militaire ou même le moment d'une guerre, la vie des communautés était diverse et certains habitants furent amenés à voyager plus

fréquemment que d'autres, y compris les femmes. On peut penser que la présence de montagnes entourant notre vallée pouvait dissuader les déplacements. Il n'en était rien, même si les hauteurs créaient une difficulté et des efforts supplémentaires. Les montagnes étaient vues comme des lieux de passage, plus que comme des obstacles infranchissables. C'est ce que prouvent les accords des Lies et Passeries qui étaient conclus de vallée à vallée sur l'ensemble de la chaîne des Pyrénées. Ils étaient établis entre communautés montagnardes du même versant ou vivant de part et d'autre de la frontière actuelle franco-espagnole. Ces conventions pastorales déterminaient les limites de territoires ainsi que les conditions d'utilisation des ressources et de circulation des troupeaux ; elles garantissaient la liberté de commerce et la solidarité face aux exactions de troupes de brigands. Certains accords de lies et passeries sont toujours vivants, notamment en Navarre.

ARBAS
JOURNÉE DU PATRIMOINE DE PAYS
le dimanche 3 juillet 2022

Se déplacer pour vivre

PROGRAMME

De 10h à 19h : Toute la journée :

- Exposition : Se déplacer pour vivre
- Marché dominical animé par La Bethmalaïse
- Les colporteurs (musée de Soueix)

Vers 11h, l'ancienne batteuse de blé entre en action. Association Poulies et rouages d'antan.

12h : Apéritif offert par l'association ; chansons par La Bethmalaïse

13h : Repas comme avant (voir le menu) préparé par Multiservices vallée de l'Arbas

15h : Danses folkloriques avec La Bethmalaïse

16h30 : Reprise du battage du blé

Menu

- . Soupe de grand-mère à l'ancienne
- . Dégustation de charcuterie de pays
- . Echine de porc
- . Pommes de terre rissolées graisse d'oie (padénat)
- . Fromage des Pyrénées
- . Salade de fruits
- . Vins rouge et rosé
- . Café

22€

RESERVATIONS
Jusqu'au 27 juin 2022

- . Après des membres de l'association
- . Au 05 61 90 62 05 : 9h à 12h30
- . gerard.pradere@neuf.fr

Mémoire de l'Arbas

Journée présentée par l'Association Mémoire de l'Arbas

Ce n'est que lors de l'affirmation des Etats Nations de la France et de l'Espagne au cours des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles que la frontière militaire et politique s'est matérialisée sur les cimes des monts et sur la ligne de partage des eaux. La frontière a été officialisée par le Traité des Pyrénées de 1655. Avant et après ce traité, les bergers, les contrebandiers, les marchands ambulants n'avaient peur ni des distances, ni des sommets à gravir. La jeunesse même s'y aventurait lors d'un rendez-vous le premier dimanche d'août sur les estives *dera Coma d'Iverneda* et de *Palomèra* pour se retrouver en toute

liberté, sans parents, ni curés, ni maîtres d'école ! La journée était l'occasion de rencontrer les jeunes non mariés des autres villages de la vallée de l'Arbas et de ceux de l'Ariège pour des réjouissances amicales comme l'a raconté Andrée Carénini dans le bulletin n° 66 ; quelques histoires d'amour s'y sont également nouées. Le programme et les invités de cette journée du 3 juillet 2022 permettaient d'évoquer ses déplacements proches, mais vitaux.

Le battage à l'ancienne

Nous avons vécu le battage des céréales nourricières comme le blé tendre, le sarrasin et l'avoine cultivés dans la vallée. Ce terme provient de l'action archaïque de battre les épis contre le sol ou un mur. Dans nos villages on parlait plutôt de dépiquage. Après la moisson, le dépiquage était réalisé par des ambulants qui déplaçaient leurs équipements sur les places des villages, quelquefois pour une semaine entière. Les agriculteurs convergeaient alors vers ces lieux pour apporter leurs gerbes liées sur leurs traineaux et repartir avec des sacs gonflés de grains dorés. L'animation était à son comble et les enfants étaient émerveillés par ce spectacle inhabituel et coloré. La dimension des machines, le bruit et la poussière qu'elles dégageaient autour d'elles, le mystère dans leur fonctionnement créaient ce climat unique. L'animation retombait lorsque les sacs pleins de grains étaient placés dans les tombereaux et que chacun rentrait dans sa ferme. C'était aussi l'occasion de contacts entre les habitants et de tournées aux bistrots locaux ! Il arrivait aussi que la batteuse allât dans la cour d'une propriété plus importante. Les voyages du meunier Pierre Bataille qui partait de Mane pour finir au hameau de Bataille ont été décrits par son petit-fils José Bataille dans le bulletin n° 28. A Arbas, le dernier à venir sur le Pré Commun fut Marcel Ortet de Saleich avec son tracteur Lanz. Il y avait aussi les Noustens à Urau et les Labatut de *Bordèr* à Castelbiague qui faisaient le battage. C'est l'association « Poulies et Rouages d'Antan » de Labarthe-Inard qui a débuté la journée vers 10h30 par ce travail de battage à l'ancienne.



La veille, les équipements avaient été acheminés dans un lieu éloigné de la place et le matin, très tôt, ils furent installés méticuleusement près du tilleul du centenaire et de la croix de pierre.

Il y avait là une remorque chargée de gerbes de blé tiré par un tracteur John Deere vert, un tracteur Allgaier orange qui allait fournir la force motrice, la batteuse et la presse-

botteleuse Rivierre-Casalis toutes deux transportées sur remorque et un tracteur David Brown modèle VAK 1 rouge placé en réserve. Il faut que les roues de la batteuse et de la presse-botteleuse soient stabilisées au sol par des cales et surtout que les différentes courroies soient parfaitement alignées les unes avec les autres sous peine qu'elles sortent de leurs poulies sous l'action de la force motrice et risquent de créer un accident. Les bénévoles de l'association, sous la houlette d'Antoine Gobbo, y étaient très vigilants. Les gerbes de blé liées à la ficelle de sisal étaient passées par un homme à l'aide d'une fourche de la remorque où elles étaient amoncelées comme un gerbier vers la batteuse, reçues par un homme placé debout dans un trou jusqu'aux genoux, pour éviter tout accident. Celui-ci, appelé l'engreneur, a un rôle très dangereux, coupait le lien avec un couteau et laissaient tomber les épis avec leur paille en les éparpillant dans la gueule de la batteuse qui les avalait goulûment.

La machine faisait son office de manière mystérieuse et on voyait arriver les grains en bas



de la batteuse qui tombaient dans des sacs de jute surveillés par un homme. De l'autre côté, la paille était poussée vers la presse-botteleuse qui la liait en bottes reçues par une autre personne. Le processus

s'est renouvelé toute la matinée. Tout autour, une poussière se dégageait et des débris de paille jonchaient le sol. Le public se regroupait autour des barrières de protection pour profiter du spectacle et poser des questions aux bénévoles aguerris et concentrés. La force motrice était fournie par un tracteur orange de marque Allemande Allgaier. Avant le moteur à explosion, la machine à vapeur était utilisée qui, elle-même, avait remplacé la force de l'eau des ruisseaux. Pour les fermes isolées, le battage manuel au fléau restait la règle. C'était le cas à *Soulan* sur une partie plane de terrain, en contrebas des maisons, appelé *era campana* qui s'est effondrée avant 1914 et qui n'a jamais été reconstruite faute de bras. Une autre méthode très ancienne est celle de la planche à dépiquer, de forme rectangulaire ou légèrement trapézoïdale, elle se compose généralement de deux planches mises côte à côte et assemblées par trois traverses. Également appelée trillo ou tribulum, elle est utilisée pour le battage ou le dépiquage des céréales, surtout dans les régions méditerranéennes. La planche à dépiquer est munie d'éclats de pierre ou de silex. Elle est tirée par un ou deux animaux ; le conducteur de l'attelage est assis ou debout sur la planche. Le dépiquage est obtenu en passant sur les gerbes étalées. Grâce aux animaux, l'opération devient double : le piétinement et l'action mécanique.

Les chants et danses de la vallée de Bethmale

Pendant que le battage battait son plein, vers 11 heures, le groupe folklorique La Bethmalaise sortait de la mairie en procession et effectuait un tour de place en musique pour se présenter au public. Ce groupe de danseurs et de chanteurs a été créé en 1994 et il perpétue les traditions de musiques, de danses et de costumes des deux villages Bethmalais, Bethmale et Arrien-en-Bethmale. Vous pouvez consulter leur site



<http://www.labethmalaise.com/>. Lancées au son de l'accordéon diatonique, du hautbois et du tambour, les danses sont rythmées par le claquement des légendaires sabots de Bethmale à la pointe étonnamment haute. Le groupe, d'une quinzaine de personnes dont deux enfants, placé sous la direction d'Agnès Legendre, s'est arrêté près de la batteuse et a effectué plusieurs danses traditionnelles dans leurs magnifiques costumes colorés. Le choix de cette animation a

été motivée par les importants contacts que la vallée de l'Arbas entretenaient avec le Couserans ariégeois voisin. Beaucoup d'Ariégeois ont émigré dans nos villages de manière définitive ou temporaire pour améliorer leur sort. C'était surtout le cas en hiver, quand certains quittaient leurs fermes qu'ils laissaient sous la garde d'une seule personne de leur famille. Ils n'avaient pas de travaux agricoles à cette saison et venaient demander l'aumône dans nos villages pour économiser leurs propres ressources. Ils dormaient dans les étables et pouvaient même espérer revenir chez eux à la belle saison avec quelques pistoles ! Une liste de mendiants, dont beaucoup d'Ariégeois, a été publiée par Christian Bec dans le bulletin n° 49. Les jeunes n'hésitaient pas à passer les cols pour aller aux fêtes de village des vallées voisines, et des couples se sont formés ainsi. Les bergers d'Arbas allaient vendre leurs moutons ou en acheter au marché réputé de Castillon-en-Couserans. Les plants d'oignons étaient vendus à Moulis.

Les marchands ambulants



Ces déplacements liés au commerce expliquent la présence de l'association des colporteurs de Soueix Rogalle, en Ariège, avec Irène Dellerba-Duran et Pierre Jouas qui présentaient un stand dédié à cette activité avec des coffres de voyage. Ces bénévoles font vivre un musée au cœur de ce village qui était l'épicerie-quincaillerie de Maurice Souquet et de ses successeurs. Pendant plus de cent ans ce magasin a assuré le ravitaillement en objets de colportage à plus de 1 500 marchands-ambulants lancés sur les routes de France,

d'Europe et du Nouveau Monde. La visite de ce lieu de mémoire étonnant permet de

replonger dans l'activité d'un magasin à l'époque du cheval et de la machine à vapeur ; une quantité importante de marchandises a été dépoussiérée, triée et remise en place sur les étagères de l'échoppe. Une visite est recommandée ; avant cela, vous pouvez consulter « soueix-rogalle-patrimoine.over-blog.fr ». Ce colportage Couseranaïs fait écho à la très importante activité de marchands-ambulants de la vallée de l'Arbas et tout particulièrement du village de Fougaron qui avait été évoquée par Christian Cathala dans le bulletin n° 52. Ce commerce avait commencé au milieu du XIX^{ème} siècle où hommes et femmes n'hésitaient pas à voyager à pied en France et jusqu'en Italie pour vendre des aiguilles, du fil, des dés de couture, des boutons, de la dentelle. L'activité s'est ensuite structurée avec des voitures tirées par des chevaux qui ont été remplacées par des camions motorisés après 1920. Les objets vendus alors étaient de la broserie, des tapis, des plumeaux, de la vaisselle en tôle, de la toile cirée, du linge. Chaque marchand avait son territoire pour fidéliser sa clientèle, surtout dans l'ouest de la France. Un marchand d'Arbas montait même jusqu'à Dieppe, en Seine-Maritime !

La journée s'est poursuivie à midi par l'apéritif offert sous les arcades de la mairie et agrémenté par les chants en gascon couseranaïs et danses du groupe La Bethmalaise. Nous avons pu échanger sur les quelques variantes avec le gascon de notre vallée ; même



si chacun se comprenait. Vers 13 heures, alors que le marché dominical prenait fin, le traditionnel déjeuner sous le chapiteau du Pré Commun a réuni 120 convives qui ont apprécié les recettes du pays préparées par le multiservices Vallée de l'Arbas, que nous remercions, ainsi

que les quatre serveurs.

Autour d'une partie du chapiteau, les visiteurs pouvaient prendre connaissance, tout le long de la journée, de la très intéressante exposition préparée par Gérard Pradère et composée de vingt et un panneaux didactiques sur des aspects particuliers des déplacements incessants des populations comme, entre autres, les émigrations vers les Amériques, les métiers ambulants, les voies et moyens de communication, les passeurs de la dernière guerre et les immigrations Italienne et Espagnole.

SE DEPLACER POUR VIVRE
Ceux qui venaient au village 3

COMMERCANTS AMBULANTS : LE CAÏFFA

Le "Caïffa" arrivait avec son uniforme vert-bouteille et sa casquette au nom de la société accompagnée de sa carriole tirée au début par des chiens puis par un cheval ; il faisait parti du paysage rural français et était aussi célèbre que le facteur.

« Le Caïffa passait avec une carriole tirée par un cheval. C'était un réseau pour l'épicerie. Je crois qu'il allait à Herran et peut-être aussi à Pongaron, mais à l'époque il n'y avait pas de route entre les deux villages, ce n'était qu'un chemin caillouteux. Il passait à Herran le samedi après-midi mais sans s'arrêter, il n'avait pas de client. » Gaston Pétin

Distribuant un catalogue, il proposait bien sûr du très bon café et des produits d'épicerie et d'entretien. Pour fidéliser ses clients, il donnait des timbres fidélité que l'acheteur collait soigneusement dans un petit carnet ; on pouvait échanger ensuite ces timbres contre un objet (serviettes, bols, ...)

CATALOGUE GÉNÉRAL N°1

Produits et prix du catalogue de 1912

Planteur de Caïffa

ÉTABLISSEMENT AU PLANTEUR DE CAÏFFA

A la fin du repas, le groupe La Bethmalaise nous a régalé en nous présentant les différents costumes portés autrefois dans leur vallée pour tous les jours, pour la fête ou le deuil, en version adulte ou enfantine et en proposant, au travers d'un spectacle, la découverte des différentes formes de bourrées et autres danses de Bethmale et du Couserans. En même temps, l'association « Poulies et Rouages d'Antan » achevait le battage de la remorque de gerbes de blé. Mission accomplie !

La journée se terminait, avec un soleil présent depuis le matin, sous ces notes de musique et les bruits retrouvés du battage à l'ancienne. Nous remercions les bénévoles de ces associations qui perpétuent les gestes et traditions que nous apprécions toujours et qui créent les liens sociaux dont nous avons besoin. Un salut également aux bénévoles pour la préparation du matériel nécessaire : David Ribet,

Francis Pradere, pour le service de l'apéritif : Josette Cazes, Jacqueline Bourdon, Liliane Cambefort, Christiane Olivan, et aux membres de l'association « Mémoire de l'Arbas » qui contribuent à cet événement devenu désormais traditionnel : Béatrice Fontas, Béatrice Marcos, Patricia Estrade, Christian Cathala, Gérard Pradère.

Nous espérons nous retrouver dans deux ans et, dans l'intervalle, bonne lecture de nos bulletins.

Jacques Fontas

Les photos de la journée

Le groupe La Bethmalaise commence à danser



Les bénévoles à l'apéritif



L'apéritif se poursuit aux sons des chants couseranais et des bourrées



Le stand des colporteurs de Soueix Rogalle avec les coffres de voyageurs



L'assistance au moment de la présentation des danses bethmalaises



Le costume de fête d'une Bethmalaise, derrière un costume de demi-deuil et celui d'un pitchoun



La cocarde colorée d'une jeune fille

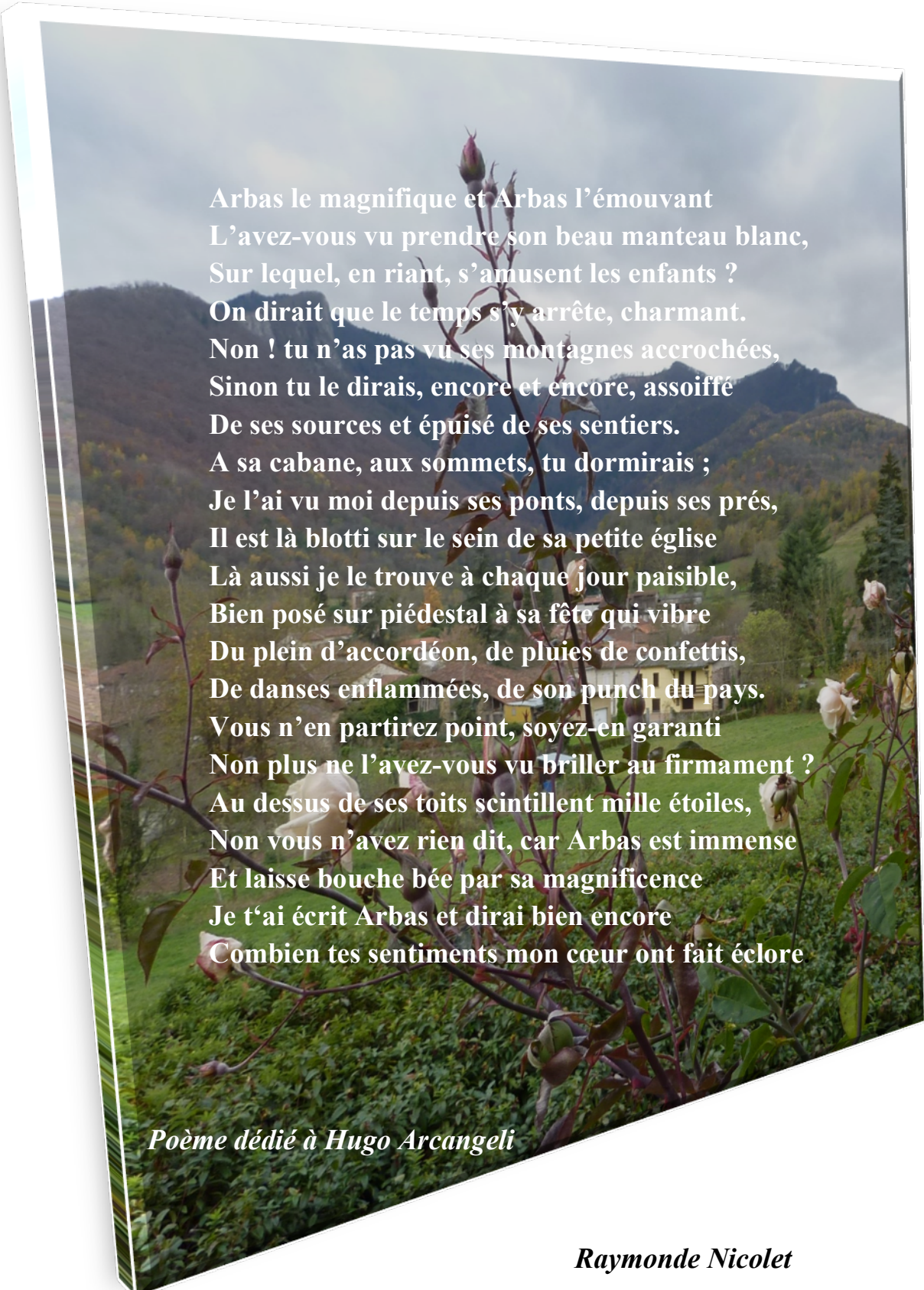


Le groupe des musiciens



Une danse endiablée où les sabots claquent sur le sol



Par amour du pays

Arbas le magnifique et Arbas l'émouvant
L'avez-vous vu prendre son beau manteau blanc,
Sur lequel, en riant, s'amuse les enfants ?
On dirait que le temps s'y arrête, charmant.
Non ! tu n'as pas vu ses montagnes accrochées,
Sinon tu le dirais, encore et encore, assoiffé
De ses sources et épuisé de ses sentiers.
A sa cabane, aux sommets, tu dormirais ;
Je l'ai vu moi depuis ses ponts, depuis ses prés,
Il est là blotti sur le sein de sa petite église
Là aussi je le trouve à chaque jour paisible,
Bien posé sur piédestal à sa fête qui vibre
Du plein d'accordéon, de pluies de confettis,
De danses enflammées, de son punch du pays.
Vous n'en partirez point, soyez-en garanti
Non plus ne l'avez-vous vu briller au firmament ?
Au dessus de ses toits scintillent mille étoiles,
Non vous n'avez rien dit, car Arbas est immense
Et laissé bouche bée par sa magnificence
Je t'ai écrit Arbas et dirai bien encore
Combien tes sentiments mon cœur ont fait éclore

Poème dédié à Hugo Arcangeli

Raymonde Nicolet

Les émigrés Espagnols La famille CASTANO

Avec ses maisons blanches accrochées de façon anarchique sur un petit piton rocheux, CASARES est considéré comme l'un des plus beaux villages d'Andalousie au sud de l'ESPAGNE.

C'est « ce petit coin de paradis » situé entre MALAGA et GIBRALTAR que la famille CASTANO abandonne pour trouver refuge dans le nord-est de l'ESPAGNE, l'un des



derniers bastions de résistance anti- Franquiste.

Casarès



Conesa

Sixième garçon et dernier né de la famille, Floréal CASTAGNO voit le jour le 24.05.1938 dans le village Catalan de CONESA où se sont installés ses parents. Manuel CASTANO LOPEZ né en 1896, son épouse Marie TRUJILIANO née en 1900, leurs six garçons accompagnés de la grand-mère CASTANO, tous vivent à CONESA les derniers mois d'une famille unie.



Grand-mère CASTANO

Avec la chute de BARCELONE le 26.01.1939 les CASTANO prennent, une deuxième fois, le chemin de l'exil et se joignent à la foule de militaires et de civils se dirigeant vers les plus proches villes frontalières du PERTHUS,

PRAT DE MOLO ou de BOURG-MADAME. La FRANCE ouvre alors sa frontière le 27.01.1939 mais est vite submergée par l'afflux de réfugiés pour lesquels peu de structures d'hébergement ont été prévues.

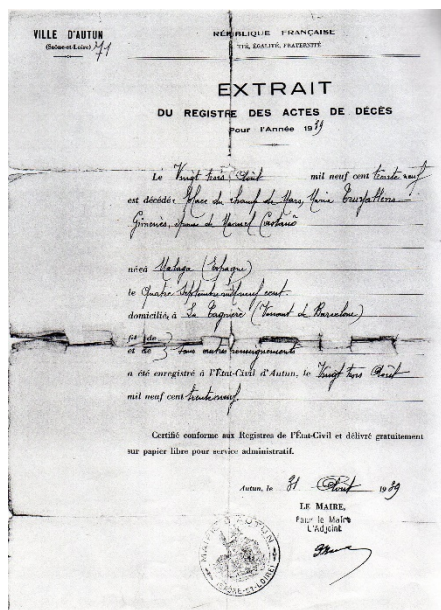


Camp d'Argelès

Manuel, Marie et leurs enfants : Antoine 18 ans, José 16 ans, Salvador 14 ans, Manuel 11 ans, Juan 3 ans et Floréal 8 mois, sont dirigés vers le cinéma d'ARGELES où ils passent leur première nuit en FRANCE. C'est avec soulagement que les parents retrouvent aussi Salvador égaré en chemin, perdu au milieu de cette foule désordonnée et paniquée.

Le flux de réfugiés est ininterrompu du 28 janvier au 9 février 1939, date à laquelle se referme la frontière entre la FRANCE et l'ESPAGNE. Devant l'ampleur de la surpopulation dans les Pyrénées et en particulier dans les Pyrénées orientales, 130 000 Espagnols sont déplacés vers d'autres départements Français.

Pour les CASTANO, le répit est de courte durée et la famille bien vite disloquée.



Marie CASTANO, sa belle- mère et Floréal sont envoyés à AUTUN en Saône et Loire. Les enfants sont reconduits en ESPAGNE, chez un oncle maternel pour Juan et Salvador, chez des amis de la famille pour Manuel fils. Marie ne reverra jamais ses enfants, elle décède à AUTUN le 23.08.1939. Seul Manuel fils se souvient d'avoir assisté aux obsèques de sa mère.

Manuel, ses deux fils aînés Antoine et José, considérés tous trois comme de potentiels combattants, sont internés dans les terribles camps de rétention d'ARGELES, BRAM, LE VERNET pour



Le Récébédou ; Antoine 2^{ème} à gauche

arriver enfin au RECEBEDOU à PORTET/GARONNE. Avec des conditions de détention, moins difficiles que dans les camps précédents, Antoine et José travaillent à la Cartoucherie de TOULOUSE où un camion assure le transport matin et soir. C'est au



*Coupe de bois à Arbas
José 1^{er} à gauche ; Antoine 1^{er} à droite*



*Coupe de bois à Arbas
José 1^{er} à droite ; Antoine 1^{er} à gauche*

RECEBEDOU que les CASTANO entendent parler pour la première fois de CHEIN-DESSUS ; aussi, à leur libération, prennent-ils la route vers les montagnes et le village de CHEIN. Pourtant la première halte se fera à ARBAS où les hommes trouvent

rapidement du travail dans les charbonnières et les coupes de bois. Logés au Basc, la famille amputée de quatre de ses membres, se recompose autour de Manuel avec Antoine, José, Mamie CASTANO et le petit Floréal.

Enfin le bonheur revient au sein de la famille avec la naissance de Marie le 13.08.1944 à ARBAS et le mariage de ses parents, Antoine et Isabelle INCISO. Rencontrée à ARBAS, fille d'un carabinier, Isabelle, elle aussi réfugiée politique, est entrée en FRANCE avec sa famille par le PRAT DE MOLO. Marie sera l'aînée d'une fratrie de cinq enfants. Déclarée Marie CASTANO à l'état civil d'ARBAS, son nom de famille se transformera en CASTAGNO lors de sa naturalisation en 1958

Les CASTANO quittent le Biasc précipitamment pour trouver refuge chez les LONGI à Péyrèou le soir du 15. 08. 1944, soir où ARBAS s'est vidé de ses habitants, terrorisés par d'éventuelles représailles promises par l'armée Allemande. Fausse alerte, les villageois

*Jean**José**Antoine*

rentrent chez eux le lendemain. Les CASTANO préfèrent s'établir définitivement dans le village de CHEIN. Ainsi vivent-ils quelques temps à la Mourère, Bataille, Couillas avant de loger au presbytère sur la place du village. Antoine et José trouvent un emploi chez Jean CARENINI avant d'être embauchés à l'U.L.P.A.C de MANE.

Manuel entame une deuxième vie et déménage à BORDES sur LEZ où il exerce le métier de rempailleur de chaises puis est embauché comme ouvrier d'une usine électrique. « Taiseux » comme tous les hommes de cette génération, ce père de famille n'a jamais raconté à ses enfants et petits- enfants les épisodes tragiques qui ont

*Manuel 1956*

jalonné sa vie, certainement pour mieux enfouir et oublier le sentiment d'injustice et d'humiliation éprouvé lors de cette fuite d'ESPAGNE et son arrivée en FRANCE. Seul José laissera échapper quelques confidences sur cette trouble période.

La vie de Floréal se déroule donc entre les deux villages : un temps chez son père, un temps chez son frère. Il débute sa scolarité à ARBAS avec Madame LAGREZE puis, découvre l'école de Bataille avec Madame BATAILLE avant de partir à BORDES sur LEZ. C'est à CHEIN qu'il revient l'année du

*• Floréal 1958*

Certificat de fin d'études. Il fait partie des élèves de Madame BONZON (de l'école de CHEIN) pour qui il éprouve toujours un sentiment de reconnaissance. Grâce à



Paloumère 1956

*Jeanine Fontas Michel Durandean
Roger Fontas Jeanine Fabé
Floréal Castagno Marguerite Fabé*



Paloumère 1956

*Jeanine Fontas Roger Fontas
Marguerite Fabé Floréal Castagno*

l'implication de son Institutrice, lui qui avait d'énormes difficultés en orthographe réussit à ne faire que deux fautes à la dictée de l'examen qui avait comme titre « La fête du cochon ». Diplôme en poche, il se dirige vers les métiers du bois. D'abord embauché

MAGAZINE

Floréal, le tourneur

Depuis le 1er décembre 1955, Floréal Castano est tourneur sur bois, il fabrique à la main des pieds de table, des balustrades d'escaliers... Un artisan attaché à son Comminges.

« À quatorze ans, j'ai eu besoin de gagner mon pain, alors je me suis embauché chez un patron, pour par la suite continuer à mon compte avec deux ouvriers. » Floréal a l'accent rocaillieux de ce coin du Comminges à côté de Salies-du-Salat. Il travaille le bois à l'état brut jusqu'à l'objet fini. Les mots chantent dans sa bouche, il parle avec tendresse de son métier. « La gouge, le ciseau, la bédane » n'ont plus de secret pour lui, il est tourneur à plein temps, à plein cœur. Il s'est fabriqué son escalier, sa rampe et même « une machine en bois pour copier les modèles ». Il débite lui-même tout le bois, du frêne de la région, mais aussi du cerisier, du chêne et du noyer. Il le façonne à loisirs, pour lui redonner vie. Il est le dernier, ou un des derniers en Haute-Garonne, à fabriquer, le râtelier à foin des Pyrénées, la « chèvre » à bois pour couper les bûches... Floréal est dans le monde de ses objets, pour lui rien n'est

chez Mathieu CARENINI, il crée sa propre entreprise en 1963 à MONTASTRUC DE SALIES au quartier de Paillas. Floréal se fait connaître des villages environnants pour la qualité de son travail en tant que tourneur sur bois, soutenu par Azucéna RODRIGUES (originaire d'ASPET) qu'il a épousée en 1961.

Le couple aura deux garçons.

Avec comme bagage une enfance chaotique, vivant en FRANCE depuis sa plus petite enfance, Floréal éprouve le besoin de renouer avec ses racines. A son premier voyage en ESPAGNE en 1990, il se découvre, une fois la



frontière franchie, un très fort sentiment d'appartenance avec ce pays. Tout lui paraît familier, il est chez lui... Très surpris, il retrouve même des voisins se souvenant encore de la famille CASTAGNO avant leur départ de CASARES. C'est donc avec beaucoup de plaisir qu'il retourne en Andalousie régulièrement où il rencontre ses frères Juan et Salvador, élevés tous deux en ESPAGNE, pays où ils ont construit leur avenir et fondé leur famille. Quant à lui, Manuel fils préfère revenir en FRANCE en 1960. Employé comme ses frères à la laiterie, il s'installe à MANE accompagné de son épouse Andalouse, Anne- Marie MOYANO.

Un proverbe dit : « Les voyages forment la jeunesse », force est de croire que Mamie CASTANO est restée jeune très longtemps... A 82 ans elle décide de « changer d'air » en entreprenant le plus long voyage de sa vie. Elle quitte BORDES sur LEZ pour SAINT-GIRONS et c'est seule qu'elle prend un car qui la conduit à la gare de TOULOUSE, monte dans le train en direction de BORDEAUX, pour s'installer sur un paquebot à destination du BRESIL. En retrouvant sa fille et son gendre, Mamie CASTANO peut faire enfin connaissance avec ses petits- enfants d'Outre-Atlantique.

C'est à SAO-PAULO qu'elle passe les dernières années de sa vie et toujours dans cette ville qu'elle décèdera peu de temps avant ses 100 ans.

Béatrice Fontas

Témoignages de Marie CASTAGNO LONGI et de Floréal CASTANO.

EXPOSITION DE LA JOURNEE DU PATRIMOINE

Se déplacer pour vivre

A la demande de nombreuses personnes, nous publions dans les pages qui suivent les quatre premiers panneaux de cette exposition :

1 L'arrivée des premiers humains

2 Le peuplement de la vallée

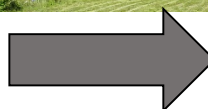
3 La stabilisation de la population 1

(pour approfondir : voir bulletin N°10 Les autels votifs de la période gallo-romaine)

4 La Stabilisation de la population 2



La suite sera publiée dans les prochains numéros



SE DEPLACER POUR VIVRE L'arrivée des premiers humains



Le peuplement du fond de la vallée

-20000 GLACIATION
Zone hostile

Les premiers hommes (Cro-Magnon)
venus d'Afrique atteignent le Périgord
en - 32000.

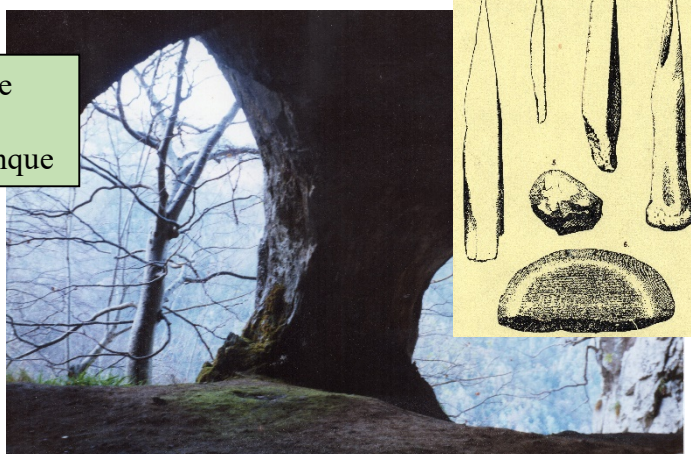
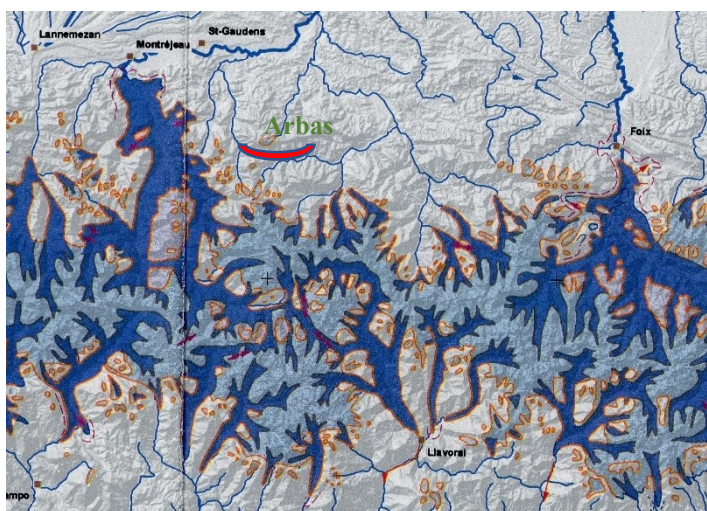
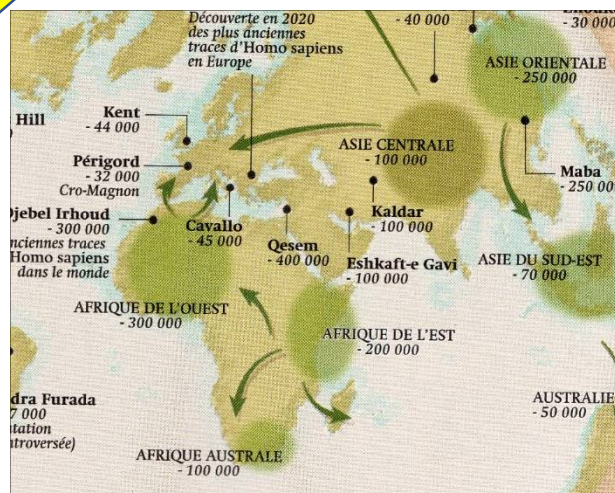
-16000 fin de la glaciation dans la vallée
(quaternaire supérieur)

Glaciers de vallée
Zones englacées
Extension maximale

Fond de vallée de l'Arbas
Extension maximale du glacier vallée de
Planque

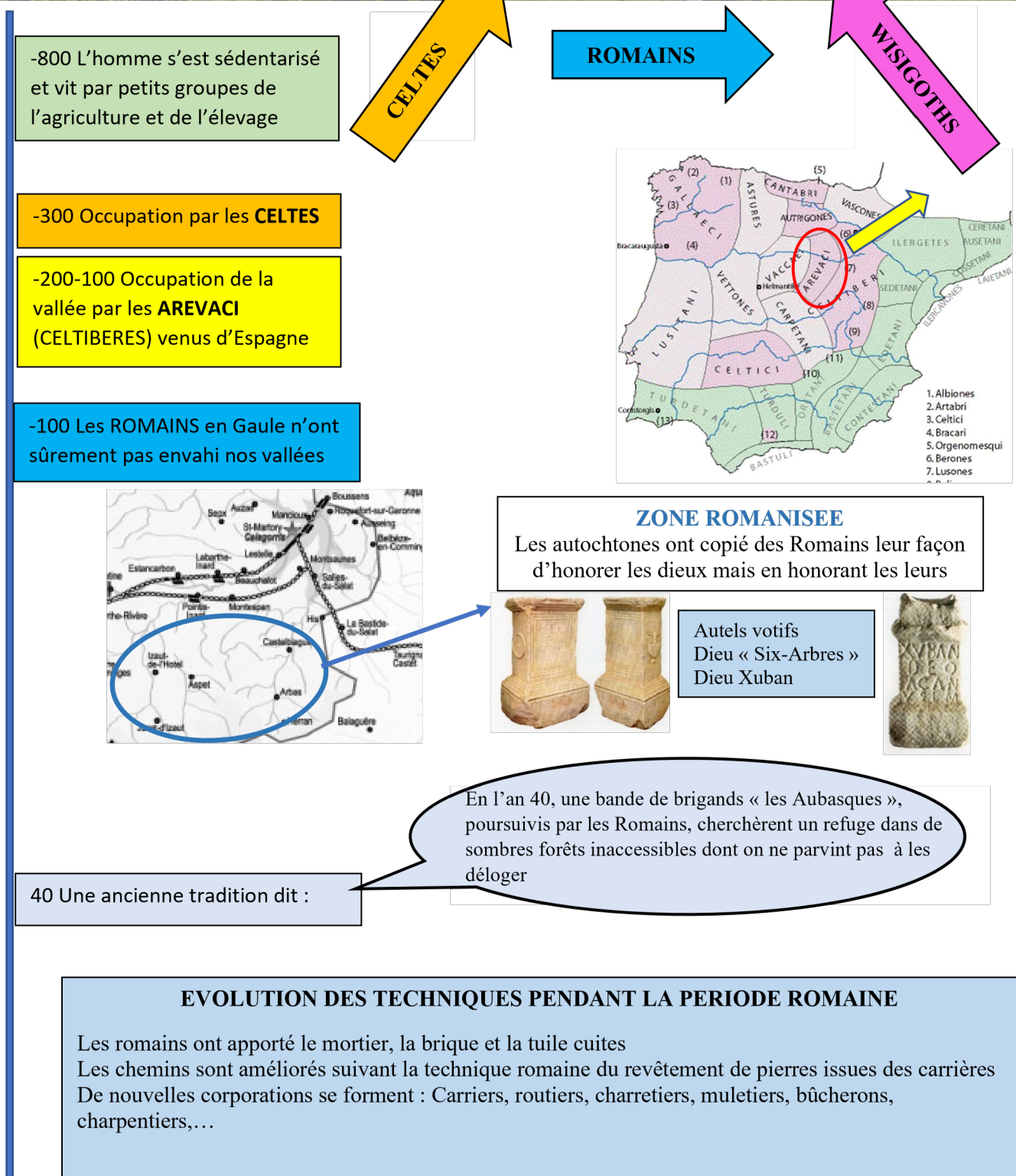
-15000 premiers hommes
chasseurs-cueilleurs dans la vallée

ATTESTATIONS de la présence de l'homme
-10000 : outils silex, grotte de Pène-Blanche
- 800 : haches en bronze, grotte de Pène-Blanche



SE DEPLACER POUR VIVRE

Le peuplement de la vallée



SE DEPLACER POUR VIVRE La stabilisation de la population 1

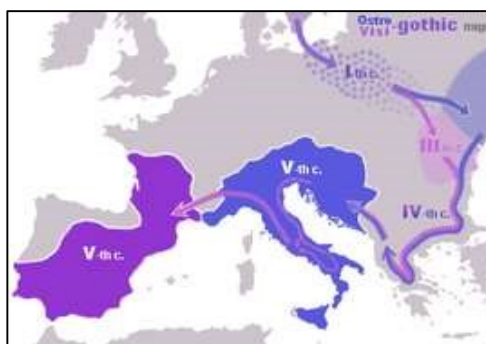


WISIGOTHS

EVOLUTION DES TECHNIQUES PENDANT LA PERIODE ROMAINE

Les romains ont apporté le mortier, la brique et la tuile cuites
Les chemins sont améliorés suivant la technique romaine du revêtement de pierres issues des carrières
De nouvelles corporations se forment : Carriers, routiers, charretiers, muletiers, bûcherons, charpentiers,...

400 Les Convènes sont envahis par les Vandales qui passent et par les WISIGOTHS qui s'installent



347 – 420 SAINT -JERÔME écrit :

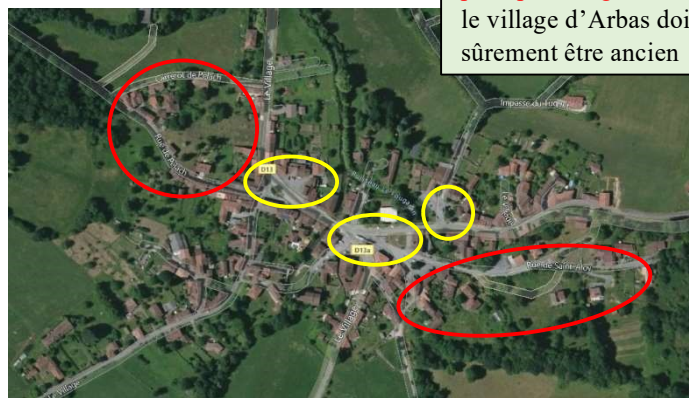


« Une peuplade sauvage a vécu longtemps dans les forêts et qu'il en reste encore au pied des montagnes un village bâti et peuplé par elle qui s'appelle Arbas »

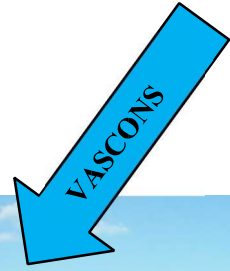
Le secteur est très favorable à une installation humaine :
confluence de rivières,
protection des montagnes, terrains plats pour l'agriculture ;
le village d'Arbas doit sûrement être ancien



Les hommes se sont d'abord installés sur les hauteurs (Pelach, Saint-Aloy) car la zone de confluence était marécageuse et inondable et ce n'est, au final, que vers 1770-1820 que les maisons autour des 2 places ont été bâties

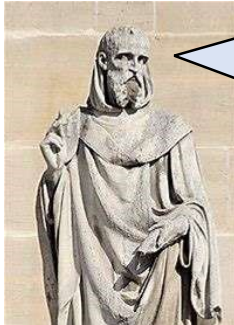


SE DEPLACER POUR VIVRE La Stabilisation de la population 2



500 Christianisation des vallées

600 LES VASCONS



Grégoire de Tours (594) : « Les Vascons, dévalant de leurs montagnes, descendent dans la plaine, dévastant vigne et champs, incendiant les maisons, emmenant en captivité plusieurs personnes avec leurs troupeaux »

Plutôt établis vers le golfe de Gascogne, certains Vascons soumis à la domination wisigothe vont émigrer vers nos régions



700 LES SARRAZINS ; MAURES

Leur passage fut meurtrier pour certaines régions

SI NOUS ENTRONS MAINTENANT DANS L'HISTOIRE DE LA FRANCE

750 Nous sommes sous l'empire Carolingien
Les Marches d'Espagne sont une conquête de Charlemagne.

En 778, à Ronceveaux, une embuscade tendue par les Vascons attaque l'armée de Charlemagne à son retour de Saragosse.



« Les Vascons surgirent
du haut des montagnes »



AIDE MEMOIRE**De 1247 à 1913****8 siècles sur l'histoire de la vallée de l'Arbas****Partie 6 (1746 à 1787)**

1746	<p>mai – 3^E 4045) Contrat de mariage entre Suzanne de Garaud, première fille de Jacques, et Jean de Faure, sgr de Montauriol et Sainte-Gilède, par Forêt, notaire de Toulouse. <i>(La date de ce contrat est donnée par Jacques dans son testament, il s'agit plutôt d'une régularisation suite au mariage qui a eut lieu le 30 avril. Il existe un contrat, daté entre le 19 et 28 avril (3^E 4045) mais il a été annulé ??)</i></p> <p>4 Juillet - Testament de Jacques de Garaud déposé chez Rieux, notaire de Toulouse</p>
1750	(2 janv - 3E 26293 Arqué) Ouverture du testament de Jacques de Garaud au château de Montastruc, suivi de l'inventaire du château.
1752	16 mars - Dénombrement de Suzanne de Pelet-Moissac, veuve de Jacques, pour la baronnie de Montastruc (voir archives des communes)
1753	12 juin - Mariage à Sommières, de Blaise Louis Marie de Panetier de Mongremier, avec Marie de Garaud, héritière de Montastruc. <i>(Voir Bulletin n° 42)</i>
1755	<p>28 avril - Arrêt du Parlement en faveur de Mongremier (ADHG: B 1609 f.217) le juge seigneurial précèdera les consuls, et nombreuses interdictions pour les habitants</p> <p>Proposition faite par Blaise de Mongremier ayant pour but d'échanger la forêt d'Arbas contre des portions du domaine royal (A.D.H.G 1C 71)</p>
1756	<p>(3E 26243 - Irllé L) - Fabriques de l'église d'Arbas et de Lanes</p> <p>17 oct et 12 déc - Délibérations de la communauté de Montastruc au sujet de l'arrêt de 1755</p>
1757	1 sept - Arrêt confirmant les privilèges de Montastruc, dans la jouissance de la forêt
1759	<p>(3E 26243 - Irllé L) Jean de Grenier de Nougaret</p> <p>(19 déc - 3E 26243 Irllé L) Entrevue entre les consuls du Couserans et Mongremier au sujet des troupeaux (Bastie : La féodalité au siècle des lumières -Toulouse p.211) Hommage des consuls du Castillonais au sujet de la dépaissance des troupeaux (ADA B.138 n° 1). Droits de dépaissance d'Arbas : 50L (Bastie p.205) <i>(à voir)</i></p>
1760	<p>(3E 26299 - Irllé L) Moulin de Chein-Dessus, quartier de Bataille, à François de Moncaup</p> <p>Rôle des vingtièmes de Montgaillard : seigneur Mr de Cazassus, nobles : Grenier Léchart et Mr de Bouilhac</p> <p>15 avril - Jugement cité en 1761</p> <p>Septembre – Plainte de Mongremier pour agression commise au Château. (A.D.H.G 2B 11105) <i>(Instruction du sénéchal de Pamiers, vue en partie)</i></p> <p>Le 17 septembre 1760, plainte de Messire Blaise Louis Marie PANETIER de MONGREMIER, baron de Montastruc, contre François RIBET, "baille d'Estadens", et ses aides, venus lui signifier, avec armes, une requête de "soit-montré du parlement de Navarre". Cette opération provoque une empoignade, au château de Montastruc, entre le baron et l'un des recors de l'huissier. Celui-ci, Jean FERRAN, dit LACOMERE, est l'objet d'une prise au corps, à laquelle il fait rébellion ; un certain PASCAL, "vérification des contrôles", se porte à sa défense. LOURDE information (plus de quarante témoins interrogés). Sont incidemment évoqués des différends entre le baron (qui a un domicile à Toulouse) et la communauté de Montastruc. Sentence absente.</p> <p>menaces / violences / obstruction à justice</p>

1761	3 février – Arrêt du Parlement (A.D.H.G B.1885 f.568) en faveur de Mongremier (concerne les pouvoirs du juge seigneurial à Fougaron et forêt d'Arbas)
1763	(27 oct - 3E 26308 Arqué) Vente de la Seigneurie de Montgaillard par Jean de Cazassus, sgr de Bouilhac, à Joseph de Grenier, d'Arbas.
1766	(22 oct - 3E 26229 Anouilh) Contestation à propos d'une élection consulaire à Saleich (14 nov - R.P Castelb) Décès d'Henriette de Garaud, enterrée dans l'église de Castelbiague ~ 40 ans
1767	(3E 26229 Anouilh p.70?) Jean Louis Dequé épouse Marie de Léchart (témoins: Robert, Grenier, Suère) (p.74) Jean Louis de Suère, Sgr du Plan, capitaine au régiment de Lassarre, hbt du Plan (p.92) Gazaille à Fougaron. (témoin François de Grenier-Laplane) (p.143) Afferme des moulins de Mongremier. (témoins: noble Germain de Suère, sr de Lassalle, hbt Arbas) (p.146) Afferme du moulin de Fougaron. (témoins: Joseph de Grenier, Sgr de Montgaillard et Germain de Suère, sr de Lassalle) (p.147) Afferme du moulin du Boulau (témoin Suère, Grenier de la Plane) (p.163) Témoin: Germain de Suère, sr de la Junquière, hbt Arbas Lettre des consuls de Mercenac contre les verriers de Lassagne, et autres, qui refusent de payer les impôts. Levée de 150 L d'impôt extraordinaire pour payer le procès avec appui de l'intendant d'Etigny. (ADHG C 3808/168 et J.100 f.285)
1767	30 sept - Décès à Montastruc de Marie Henriette de Mongremier 22déc - Décès, à Toulouse-Saint-Etienne, de Blaise Louis Marie de Mongremier, 43 ans.
1768	(2 oct - Anouilh) Témoins: J.Joseph Mailleau, Dupleich, vicaire, J-Paul Lamole, chirurg d'Arbas (6 nov - Anouilh) Rente Bertrand Mailleau de Chein-Dessus pour les pauvres d'Arbas. Guillaume Estrade, syndic.
1769	Pierre Laforgue, forgeron d'Arbas (15 mai - Anouilh) Vente d'une maison à Arbas (Anouilh p.293) Vente par Dame Louise du Saunier de Saint-Blanquat, de Saint-Lizier à François de Grenier-Laplane d'Arbas, d'une pièce de terre appelé la mouline de contenance 18 places 3/4, en partie noble pour 10 places 3/4, pour 1600 L payés comptant. Témoins : J.G.Dupont, curé d'Arbas, et Germain de Suère, sr de Lassalle. (Anouilh p.299) Messire Jean de Lingua de Saint-Blanquat, sgr duplas (desplas) et autres places, vend à Antoine Mailleau fils, d'Arbas, un pré à Planque appelé le mourtis, pour 1400 L payés comptant (Anouilh p.300) Jean de Saint-Blanquat, pour sa mère, Marie du Saunier, veuve en 1ère noce d'Henri de Suère aurait assigné Marianne Depée, veuve de Louis Henri de Suère, pour reconnaître l'inventaire de la maison à Arbas. Marianne ne s'est pas présenté et Joseph Ortet, la gentille, 1er consul, a refusé de la représenter. (Anouilh p.302) Ratification par la dame de Saint-Blanquat de la vente du pré à Mailleau.
1769	(15 mai - Anouilh) A Arbas, réunion de la communauté de Fougaron au sujet de la Taille. Mention des Suère et Grenier. 6 Juil – Accords entre Marie de Garaud, veuve, et les communautés de la baronnie

1770	<p>(Anouilh) Moulin de Montgaillard : presse à huile, chaudière, un cable et des mesures de fer blanc</p> <p>(6 janv - Anouilh) Bail de la métairie du château de Montastruc ?</p> <p>(28 janv - Anouilh) Vente de Jeanne Marie de Grenier à Joseph de Grenier de Léchart d'un pré au quartier de Gourgue</p> <p>(Anouilh p.342) Mention de Jean Mailleau de Lanes, forgeron</p> <p>(21 juin - Anouilh) Pour Fabrique de Saleich: rente de Philippe Dequé de Moncaup, suivant son testament du 25 oct 1713, établi par le notaire Gaillard</p>
1771	<p>(18 nov -3E 26230 Anouilh) Bail afferme par Marianne Depée de Suère, de la métairie du Tucau à Montastruc (voir archives d'Arbas)</p> <p>(3E 26230 - Anouilh) Métairie de las Bareilles d'Arbas (idem)</p> <p>(1 fév - 3E 26230 Anouilh) Jean de Suère de Lapeyrère à Arbas</p> <p>26 nov - A Montastruc, mariage de Honorée Anne Suzanne de Panetier avec Jean de Lingua de Saint-Blanquat, de Saint-Lizier.</p>
1772/3	Fougaron (avec Herran) se sépare d'Arbas et de Montastruc (<i>voir bulletin n°8</i>)
1773/5	<p>(3E 26308 - Arqué) Jean de Cazassus, sgr de Bouilhac, a conservé des biens à Montgaillard. (seigneurie qu'il a vendue le 27 oct 1763)</p>
1774	<p>(2 mars - Anouilh) Moulin farinier à huile et à scier de Montgaillard, appartenant à Joseph de Grenier de Léchart. Demande 25 livres de chandelles en complément.</p> <p>(3E 26247 - Daffis) Bail à fief de Marie de Grenier</p> <p>(18 mars - Daffis) Délibération pour une église à Fougaron. Mention de Suère et Grenier</p> <p>(20 avril - Daffis) Afferme des revenus de la scolanie de Montastruc : 410L/an pour 9 années</p> <p><u>Epizootie du bétail</u>. Une description de cette maladie qui fit beaucoup de dégâts se trouve dans les archives paroissiales d'Aurignac E 8 : 1774 et 1775 (7 pages), par le médecin Dardignac</p>
1775	<p>(9 mars - Anouilh) J.L Dequé d' Arbas fait une rente de 100 livres sur la métairie de Fajan pour son frère J.Jacques de Fajan destiné aux ordres.</p> <p>Monsieur de Suère, seigneur de Lafitte, détenait la plus grande partie des droits seigneuriaux du Plan. Dans cette localité, Mr de Suère était seul seigneur d'une portion appelé « Villefranche » constituée par une partie de l'enclos de la ville, consistant en une rue et demie dans ledit enclos, et, en dehors, toutes les maisons du pré commun. Les 3/4 du restant étaient en indivision entre Mr de Suère et les héritiers de Mr de la Loubère, le 1/4 restant était à Mr Despagne, curé de Cérizols. (<i>A.D.A B138</i>)</p> <p>Hiver rigoureux</p>
1776	<p>(juin - Anouilh) Afferme de la dîme de Saleich</p> <p>L'entretien des enfants trouvés incombe à la commune (<i>A.D.H.G C.2045</i>)</p>
1777	<p>(4 fév - Anouilh) Joseph Daffis a déserté le moulin neuf, il est donné à Anicet Lafont de Prat</p> <p>(13 fév - Anouilh) Mention de Jean Arnaud Panetier, baron de Montastruc</p> <p>(15 fév - Anouilh) Délibération de Montastruc pour les routes</p> <p>(25 mai – 3E18229 Bartier) Arrêt du conseil d'Etat en faveur de J-Fabien Ribet, juge royal de la baronnie d'Aspet.</p>
1778	<p>(14 mai - Anouilh) Marie de Garaud enlève l'afferme (525 livres) du moulin neuf à A. Lafont, qui n'a pas payé, pour la donner à un habitant de Mérigon et du Mas d'Azil.</p>

	(13 sept - 3E 26251 Daffis) Arbas, Fougaron, Montastruc, Rouède: saisies par manque d'hommage
	Hommage de Marie de Garaud (ADPA B.5589 bis)
	Jean-Arnaud de Mongremier, fils de Blaise, nouveau seigneur de Montastruc Comptes d'Arnaud de Mongremier (ADHG E.1613 (Mention de Maître Niel avocat à Sommières)
1779	Eglise de Fougaron
1780	(mars - Cahier Ousset) Levée de troupes provinciales (ADHG: C 528)
1781/2	(3E 26232 - Anouilh) François de Grenier, sr de Laroque, hbt de Belloc (Betchat), fils de Jean, épouse Isabeau de Suère de Fougaron. Témoins: Grenier, Suère
1783	Réunion pour un nouveau cadastre à Montastruc Le curé d'Encausse les thermes relate les événements survenus dans l'année à la fin de ses B.M.S
1784	(19 juil - Anouilh) Contestation de Mongremier contre les meuniers: François Florane du Boulau, Pierre Trenque de Fougaron, Marc Trenque d'Arbas, Joseph Trenque de Barat, Bernard Ariès du Moulin neuf.
1786	(3E 18225 - Escaig) Plainte de Jean Bataille et Jean Caubère, consuls de Fougaron, contre Henri de Suère du Sarrau accusé de troc de bétail sur les foires de la région. Accusation rejetée avec le soutien de la noblesse locale Edition de l'ouvrage « Description des gites de minerai » par le baron de Dietrich (p276 : forge d'Arbas) (voir revue de Cges 2000 t.4, et Bulletin n°36) 1 juin - Dénombrement de Françoise de Labarthe, veuve Vendomois, pour Saleich. (notes de C.Bec) 18 août - Arrêt du Parlement pour la baronnie d'Aspet, les officiers de justice priment sur les officiers municipaux (ADHG B 1849, f.377) Rappel des règlements, et notamment que les élections consulaires auront lieu en septembre : à Chein-Dessus le 3 au matin, à Montastruc et Saint-Martin l'après midi, à Castelbiague le 4 après midi, à Saleich le 5 au matin, à Rouède le 9 après midi, à Arbas le 11 au matin, à Fougaron l'après midi (entre autres).
1787	L'édit du mois de juin avait instauré des assemblées provinciales. L'assemblée de Gascogne comprenait 5 districts: Comminges, Astarac, Armagnac, Lomagne, Rivière-Verdun. Le 30 sept 1787, l'assemblée de l'élection de Comminges se réunit à St-Gaudens, et procéda à la désignation de dix membres, venant s'ajouter aux dix déjà désignés par l'assemblée d'Auch, parmi lesquels se trouvait le baron de Panetier de Mongremier, délégué pour la noblesse. Une commission extraordinaire (ou intermédiaire) fut créée pour faciliter le travail de l'assemblée de l'Election. (Revue de Cges 1899 p.58)

BON DE COMMANDE 2021-2022

Bulletin HORS SERIE 1 (compilation des n° 1 à 5)
(de 1 à 5 pas de vente par numéro EPUISÉS)

Nbre.....x10€ =.....€

A partir du numéro 6 les bulletins sont vendus à l'unité
Du numéro 6 au numéro 34

Bulletins N°

Nbre total.....x2,6€ =.....€

A partir du numéro 35

Bulletins N°

Nbre total.....x3€ =.....€

Frais de port

Un numéro = 3€

Deux et trois numéros = 5€

Quatre à huit numéros = 8€

Hors série = 8€

Neuf à douze numéros = 12€. Plus de douze : à définir

Frais de port.....€

TOTAL DE LA COMMANDE

.....€

REGLEMENT PAR CHEQUE A L'ORDRE DE Association Mémoire de l'Arbas

Bulletin de commande accompagné du règlement à adresser à :

Association MEMOIRE DE L'ARBAS

Maison des Associations Place du Biasc 31160 ARBAS

BON D'ABONNEMENT 2021-2022

Je désire m'abonner au Bulletin MEMOIRE DE L'ARBAS

☐

1 an au prix de 21€ (frais d'expédition inclus) soit 3 numéros

☐

2 ans au prix de 40€ (frais d'expédition inclus) soit 6 numéros

Votre Nom et

prénom :

.....

Adresse :

.....

Code Postal :

VILLE ;

Adresse mail (facultatif) :

REGLEMENT PAR CHEQUE A L'ORDRE DE Association Mémoire de l'Arbas

Bulletin de commande accompagné du règlement à adresser à :

Association MEMOIRE DE L'ARBAS

Maison des Associations Place du Biasc 31160 ARBAS

Date..... Signature

Quelques clés pour lire l'occitan dans la graphie de l'IEO

lettres	prononciation	exemples
a final	comme le o de port	Batalha
e	comme le français é	pet
o	comme le français ou	lop
ò	comme le o de port	escòla
u	comme le français u	tu
au	[aw]	mau
eu	[éw]	peu
èu	[èw]	Peirèu
iu	[iw]	adiu
òu	[òw]	esquiròu
uu	[uu]	cuu
h	aspiré comme dans l'anglais home	hame
r final	ne se prononce pas	cantar
v initial	[b]	vaca
v intervocalique	[w]	lavar
lh	comme dans le français paille	palha
nh	comme dans le français gagner	ganhar
tz final	[ts]	adishatz



ISSN 1622-0919

Association Mémoire de l'Arbas

Loi du 1^{er} juillet 1901

Maison des Associations – Place du Biasc

31160 ARBAS

Contact : Syndicat d'initiative de la vallée de l'Arbas :

Tel : 05.61.90.62.05 / Fax : 05.61.90.60.49

e-mail : gerard.pradere@neuf.fr

Tirage du bulletin : ESPACE REPRO TOULOUSE – 05.61.25.72.36
Toute reproduction totale ou partielle est soumise à l'autorisation de l'Association